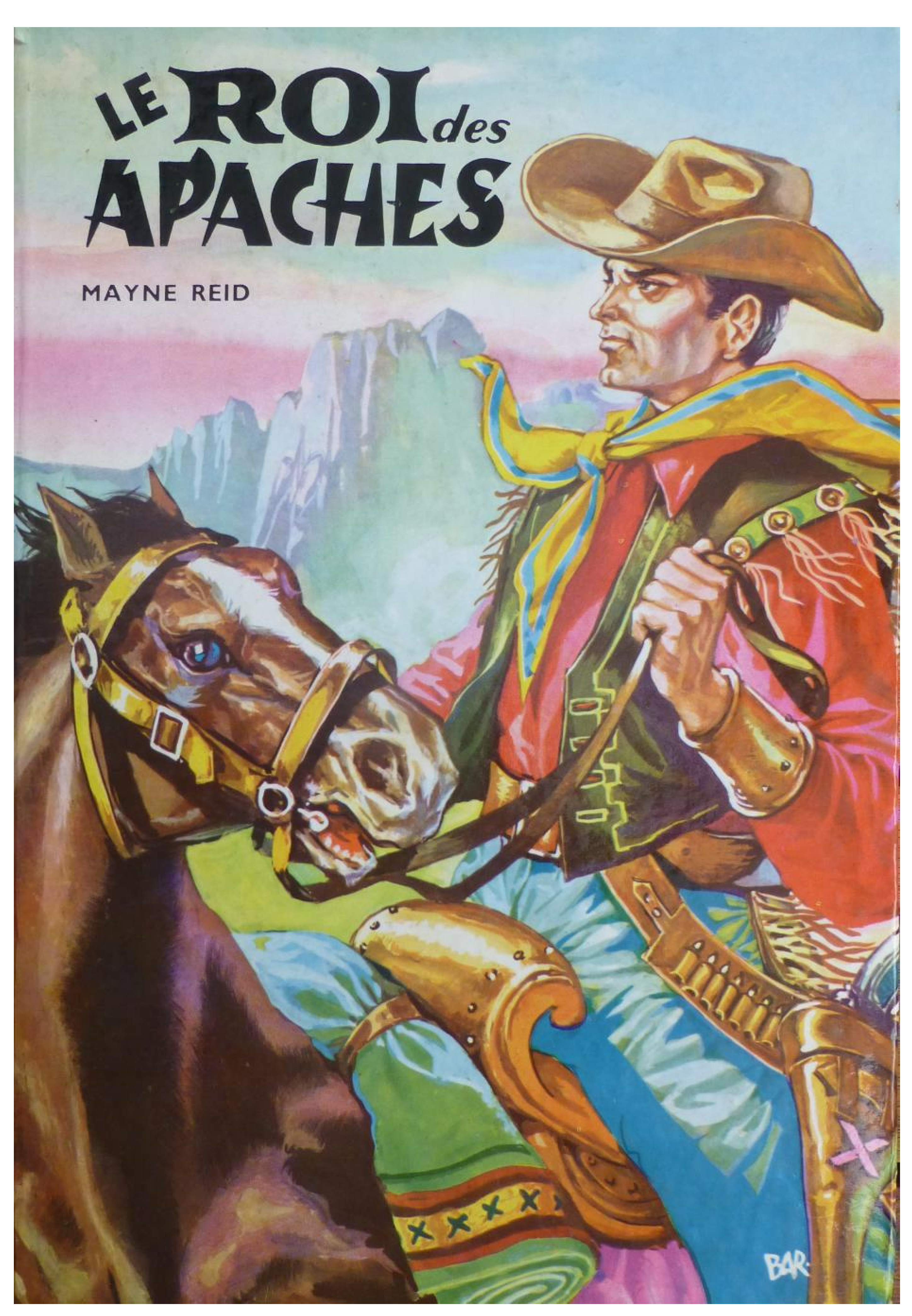

LE ROI des APACHES
MAYNE REID
BAR

LE ROI DES APACHES

Nota : de nombreuses erreurs de typographie ont été corrigées et certaines erreurs dans le récit font l'objet de remarques en bas de page.

LE ROI

DES

APACHES

Par
MAYNE REID

EDITIONS BAUDELAIRE
49 Avenue Bosquet
PARIS

COLLECTION

„CHEFS D'ŒUVRES"

No. 7

Adaption œ
H. Barton

Illustrations de
Zucca

Propriété littéraire
et artistique réservée

Imprimé en Hollande
Août 1962

CHAPITRE I

Dans la prairie, l'appellation de „greenhom"[1] est fort peu flatteuse pour le garçon auquel elle s'applique. „Green" signifie vert et en argot américain „hom" veut dire „patte". Dans le jargon coloré de la prairie, un greenhom est donc un homme encore vert que son inexpérience et sa gaucherie exposent à la risée générale partout où il met sa „patte".

Un greenhom salue le maître de la maison, avant de se découvrir devant sa femme, ne cède jamais la place aux dames et place les cartouches à l'envers chaque fois qu'il doit charger son fusil. Il a noté sur une feuille de papier les 800 mots de base du langage indien, mais il ne retrouve jamais la feuille quand il a besoin de s'en servir. La flamme des feux de bois qu'il est chargé d'allumer est si haute qu'elle attire immédiatement l'attention de tous les Indiens des alentours, mais il est fort étonné quand les Peaux-Rouges arrivent sur place pour s'occuper de sa belle chevelure.

Le lecteur sait maintenant ce qu'est un greenhom. J'en ai été un moi aussi.

Pourtant, j'étais très sûr de moi comme tous les garçons qui ont à peine terminé leurs classes et, comme j'avais toujours obtenu de bonnes notes à l'école et très honorablement passé mes derniers examens, je n'étais pas loin de me croire le nombril du monde.

En quête de travail et d'aventures, aspirant davantage à vrai dire à des aventures qu'à une sage occupation professionnelle ; j'avais franchi l'Océan pour devenir le précepteur des enfants d'une bonne famille de Saint-Louis.

C'est dans cette ville que je fis connaissance d'un drôle d'individu qui s'appelait Mr. Henry et exerçait la profession d'armurier. Ce vieux bougon m'avait d'emblée pris en grande sympathie. Je fuyais toujours ses invitations qui me paraissaient un peu suspectes. Un jour il me demanda :

— Peut-on savoir Monsieur où vous passez vos soirées ?

— Chez moi, à la maison.

— Je ne vous crois pas. Les jeunes gens ne restent pas, chez eux le soir et ils fourrent leur nez partout, même et surtout là où ils ne devraient jamais le fourrer.

— Et où croyez-vous que je le fourre ? Et où voulez-vous que je passe mes soirées ?

— Voulez-vous venir chez moi demain soir ?

— Pourquoi faire ?

— Puis-je vous poser une question ?

— Mais certainement.

— Jeune homme, me dit Henry d'un air très condescendant vous pensez vraiment que je devrais demander à un greenhom l'autorisation de parler ?

— Comment osez-vous me traiter de greenhom ? Vous voulez plaisanter, n'est-ce pas ?

— Je sais parfaitement ce que je dis. Je ne parle qu'à bon escient. Vous n'êtes que le dernier des greenhoms. Vous avez fait des études, vous croyez tout savoir et vous ignorez combien de choses il vous reste encore à apprendre.

— Nommez-m'en une……

— Vous ne savez pas tirer……

— Donnez-moi un fusil et je vous ferai voir.

— Je ne suis pas encore fou. Je n'oserai jamais vous mettre un fusil dans les mains.

---

[1] Dans le roman de Karl May : **Greenhorn —** « *Green veut dire vert, et horn cornes d'escargot. Un greenhorn est donc un homme « vert » dans le sens qu'on donne à ce mot en parlant des fruits insuffisamment mûrs, autrement dit un homme fraîchement débarqué dans le pays, un novice qui doit étendre prudemment ses antennes s'il ne tient pas à courir le risque de se rendre ridicule.* »

J'allumai tranquillement un gros cigare et après un long moment de silence, le vieil armurier reprit :
— Avez vous jamais manié un fusil ?
— Certainement……
— Avez vous jamais tiré ?
— Très souvent et je fais presque toujours mouche.
— Je ne vous crois pas.
— Je vous le garantis.
— Je suis persuadé qu'à cent pas, vous rateriez la Grande Muraille[2]. Prenez ce fusil et épaulez-le……
Je saisis l'arme et le mis en joue.
— Mon Dieu, dit Mr. Henry vous le maniez comme s'il s'agissait d'un bâton. Pourtant c'est le fusil[3] le plus lourd que j'ai jamais vu dans ma vie. Je dois reconnaître que vous êtes fort.

L'armurier se tut encore et puis me dit : Je vous attends donc demain.
— Pour quoi faire ?
— Nous irons nous exercer.
— Mais dans quel but ?
— Je vous démontrerai que vous n'êtes qu'un greenhom.

Mr. Henry posa sur un banc le fusil qu'il avait astiqué pendant la fin de notre conversation et sortit d'un tiroir une arme étrange qu'il couva amoureusement du regard. Il m'expliqua avec ferveur qu'il s'agissait de la grande invention de sa vie : un fusil qui aurait pu tirer 25 coups sans besoin d'être rechargé.

C'était une invention merveilleuse en vérité. Les Indiens seraient ses premières victimes, mais par la suite, elle aurait également pu décimer d'autres groupements humains.
Mais le vieil armurier, plongé dans ses rêves de génial inventeur, n'écoutait pas mes réflexions.

Je n'imaginais pas alors l'importance qu'auraient eu dans ma vie cette conversation avec Mr. Henry le lourd fusil que j'avais si bien épaulé, cette merveilleuse carabine qui n'était pas encore au point. Je ne pensais qu'à l'épreuve à laquelle le vieil homme entendait me soumettre le lendemain.

J'arrivai au rendez-vous bien avant l'heure fixée, Mr. Henry me tendit une main cordiale, mais ses yeux pétillaient d'ironie.
— Soyez le bienvenu me dit l'armurier. Je constate que vous arborez une expression triomphale. Vous pensez faire bonne figure avec ce fusil ?
— Je le souhaite.
— Nous verrons bien. Je prendrai un fusil léger et vous vous servirez du lourd fusil d'hier. Je n'ai plus l'âge de porter des armes aussi encombrantes.

Nous arrivâmes sur les lieux de l'épreuve. Les deux balles tirées par Mr. Henry s'écrasèrent au centre de la cible. Peu familier de l'arme qui m'avait été confiée, je manquai lamentablement mon premier coup, mais le second tir fut bien meilleur et le troisième fit mouche.

Mr. Henry ébahi, voulut me faire répéter l'épreuve avec son propre fusil et lorsque j'eus à nouveau fait mouche à diverses reprises, il me dit :

Ou vous avez eu une chance inouïe, ou vous êtes né pour devenir un homme de l'Ouest. Je n'ai jamais vu un tireur aussi adroit.
— Merci.
— Vous savez aussi aller à cheval ?
— Oui.
— Vous êtes aussi bon cavalier que tireur ?
— Le plus difficile pour moi est de me mettre en selle. Une fois sur la croupe du cheval rien ne

[2] Dans le roman de Karl May : « *Je suis persuadé que votre balle passerait à côté d'un mur de quinze mètres de haut et de quarante de large.* »
[3] Dans le roman de Karl May : « *C'est le meilleur « tueur d'ours » que j'ai jamais vu.* »

m’en fait plus descendre.

Mr. Henry m’observa pour voir si je ne plaisantais pas.

— Vous avez raison, me dit-il, le plus difficile est de se mettre en selle, puis c’est à l’animal de vous déloger……

— Aucun cheval ne pourrait me désarçonner……

— Vraiment ?

— Oui vraiment……

— Et bien vous allez me prouver la véracité de vos dires, suivez-moi.

— Mais……

— Il n’est que 7 heures, nous avons encore une heure devant nous.

— Où allons-nous ?

— Chez Jim Korner, le marchand de chevaux. Il a un mustang[4], qui vous donnera du fil à retordre.

Nous arrivâmes chez le maquignon qui s’enquit de la raison de notre visite à pareille heure.

— Ce garçon, dit Mr. Henry, prétend qu’aucun cheval ne pourrait le désarçonner. Faites-lui donc essayer votre Mustang.

— Avec plaisir.

— Il ne se fera aucun mal, n’est-ce pas ?

— Je ne pense pas. Votre ami est jeune et les os des jeunes sont très élastiques et ne se brisent pas facilement. Le cheval est à votre disposition.

— Je vais essayer, répondis-je.

Deux hommes arrivèrent traînant par la bride un cheval très nerveux qui essayait fiévreusement de se libérer de son mors. Mr. Henry me demanda si je ne voulais renoncer à l’épreuve, mais je n’avais pas peur. C’était aussi et surtout pour moi une affaire d’honneur.

J’ajustai les éperons et réussis à me mettre en selle après deux essais infructueux. Les garçons d’écurie évacuèrent précipitamment les lieux. Le mustang rua avec rage, se cabra comme un damné et chercha frénétiquement â me jeter à terre. Quand l’animal comprit qu’il n’y parviendrait pas, il chercha à se précipiter contre un mur, mais je sus le stopper à temps. Alors le cheval se rendit, baissant honteusement la tête. Je descendis fièrement de selle, mais un violent tremblement agitait tout mon corps. La bête suait à grosses gouttes, sa bave dégoulinait sur le mors et ses naseaux étaient en feu.

Korner fit éloigner l’animal et me dit :

— Je ne vous croyais pas capable de mater ce mustang. J’étais sûr qu’il vous aurait jeté à terre au bout d’un instant. Vous êtes un maître de l’art équestre, un dresseur né.

Mr. Henry qui n’était pas encore revenu de son étonnement, hochait la tête.

Il me dit :

— Vous êtes un greenhom un peu spécial. Je dois maintenant m’en aller, mais nous nous reverrons, soyez-en sûr.

Trois jours plus tard, Mr. Henry se présentait chez moi.

— Voulez-vous faire deux pas avec moi, me demanda-t-il ?

— Où irons-nous ?

— Chez un ami qui brûle du désir de vous connaître.

— Que ferons-nous chez lui ?

— Rien mon ami qui n’a jamais vu un greenhom veut en voir un……

— Allons-y, Mr. Henry.

Nous arrivâmes dans un bureau fermé par une grande baie vitrée. Mr. Henry était tellement pressé que je n’avais pas eu le temps de déchiffrer l’enseigne posée à l’extérieur.

Les trois messieurs qui étaient installés à l’intérieur accueillirent très cordialement l’armurier, mais me dévisagèrent avec beaucoup de curiosité.

La table était recouverte de cartes géographiques et d’instruments de mesure. Je réalisai tout

[4] Dans le roman de Karl May : « *Cheval rouan* »

de suite que nous nous trouvions dans un bureau géodésique, mais ne comprenais pas l'intérêt et le sens de notre visite.

La conversation roula longtemps autour de questions très banales, puis elle se porta sur les instruments qui étaient sur la, table. J'eus ainsi la possibilité de mettre en évidence mes connaissances scientifiques.

Je connaissais bien tous ces instruments et les messieurs présents, tout étonnés d'une telle compétence, m'écoutaient avec une visible admiration. Leur silence finit cependant par m'indisposer car je compris que j'étais en train de subir un véritable examen et je rageai de m'être prêté en véritable greenhom à cette épreuve humiliante. Je voulus me lever et sortir, mais Mr. Henry me retint. Je lui fis part de mes sentiments et il me confirma qu'effectivement, je venais de passer un sérieux examen.

— Je suis rudement fier de vous, me dit l'armurier. Vous avez dépassé tous mes espoirs et bouché un coin à ces messieurs.

Au comble de l'enthousiasme le vieil armurier me convia à un festin mémorable.

Après ce jour, Mr. Henry me traita en cher ami qu'il aurait regretté de perdre. Mais entre-temps, le comportement à mon égard de la famille auprès de laquelle je séjournais était devenu étrange. Un jour, la maîtresse de maison me pria de déjeuner à la table de famille. Les hôtes de la journée étaient Mr. Henry et deux autres gentlemen dont Sam Hawkens, un célèbre héros du Wild West,

Je dévisageai Hawkens avec une grande curiosité. Dans toute ma vie, je n'avais encore rencontré un pareil gaillard, mais plus tard je devais en rencontrer d'encore plus stupéfiants. Il gardait son vieux feutre sur la tête et son arme à portée de main. Ses yeux qui pétillaient d'intelligence me scrutaient avec curiosité et malice. La petite tête de Hawkens posait sur un corps chétif enveloppé dans une vareuse trop large en peau de chèvre qui paraissait avoir été taillée pour un homme quatre fois plus grand.

Il chaussait d'énormes bottes.

Les yeux posés sur moi, Hawkens demanda à Mr. Henry :

— Ce garçon est donc le greenhom dont tu m'as parlé ? Il ne me déplaît pas et je pense qu'il plaira aussi aux autres.

La dame de la maison nous pria de passer à table. L'homme du Wild West ne se décidait pas encore à se séparer de son feutre et de son arme[5]. Il s'assit et lorsqu'il se décida à ôter son chapeau, sa chevelure resta collée au couvre-chef. La dame faillit s'évanouir et les enfants poussèrent un hurlement de terreur.

Hawkens dit tranquillement :

— Ne vous effrayez pas. J'avais jadis une splendide chevelure, mais les Indiens me l'ont arrachée ce qui ne fut pas très agréable. J'ai dû m'acheter une perruque à Telema[6]. Elle est d'ailleurs très pratique car il m'est facile de m'en débarrasser lorsqu'il fait chaud.

Personne ne trouva la chose spirituelle car l'assistance était encore en proie au choc qu'elle avait subi.

Lorsque l'émotion fut passée, Hawkens demanda à la maîtresse de maison de me communiquer la grande nouvelle. M'indiquant alors le plus jeune des invités, la dame me dit :

— Mr. Blake est votre successeur……

— Comment ? demandai-je interloqué.

— Puisque vous nous quittez, il était inévitable que nous cherchions un autre précepteur pour les enfants.

— Mais je ne vous quitte pas……

Je n'avais certainement jamais eu l'air tellement idiot de ma vie.

— Vous allez nous quitter, reprit la dame avec son plus doux sourire.

---

[5] Dans le roman de Karl May le fusil de Sam Hawkens s'appelle « *Liddy* »

[6] Dans le roman de Karl May : « *Tekama* »

— Je vous avoue que je ne comprends rien……
— Je tenais beaucoup à vous, mais je n'avais pas le droit de vous empêcher de saisir votre grande occasion. Vous pourrez partir demain et que Dieu soit avec nous !
— Partir demain ? Et où ?
Sam Hawkens me donna une forte bourrade sur l'épaule et me dit :
— Tu viendras avec moi dans le Wild West.
— Avec vous ?
— Bien sûr. Tu as brillamment passé toutes les épreuves auxquelles tu as été soumis. Le départ de mon groupe est prévu pour demain et je ne peux pas l'ajourner pour te faire plaisir. Dick Will Parker et moi-même avons été engagés pour guider les hommes qui doivent remonter la rivière Canadian jusqu'à New-Mexico et tu te joindras à nous. Tu n'as pas l'intention de rester un greenhom jusqu'à la fin de tes jours ?
Je compris alors toute la machination de Mr. Henry. On m'offrait sans doute un poste de surveillant ou d'arpenteur sur les chantiers d'une voie ferrée en construction, occasion en or que je n'avais pas le droit de refuser.
Mr. Henry me dit :
— Vous aviez fini par vous trouver bien ici, mais la vie de précepteur n'est pas faite pour vous. Sur ma demande, l'Atlantic & Pacific Co., a examiné sans que vous le sachiez votre candidature et vous avez été accepté. Voici votre contrat.
L'armurier me tendit un papier qui mentionnait un salaire auquel je n'aurais jamais rêvé.
Mr. Henry ajouta :
— Vous aurez besoin d'un bon cheval. Aussi, je vous ai acheté le mustang que vous avez dressé l'autre jour. Vous aurez aussi besoin d'une bonne arme et je vous remets donc le lourd fusil que vous connaissez bien......
Les mots me manquaient pour exprimer ma reconnaissance. Il ne fut plus question au cours du repas de mon imminent départ.

La nouvelle voie ferrée devait partir de Saint Louis, traverser le territoire indien, le Nouveau-Mexique, l'Arizona et la Californie et déboucher sur l'Océan Pacifique. Je venais d'être affecté avec deux collègues à des travaux d'arpentage sur les chantiers d'une section confiée à un ingénieur qui résidait à Ris Pecos, juste au sud du Canadian. Sam Hawkens, Dick Stone et Will Parker devaient me conduire dans une région où ils avaient rendez-vous avec d'autres hommes du Wild West responsables de la sécurité des chantiers. Nous étions également assurés de l'appui des garnisons des forts échelonnés le long de l'itinéraire.
La compagnie ayant tout prévu, je n'avais plus qu'à rejoindre Dick Stone et Will Parker qui se trouvaient déjà auprès de l'ingénieur en chef. Je pris congé de la famille qui m'avait donné l'hospitalité et partis en compagnie de Mr. Henry et de Hawkens. Au moment de me quitter, l'armurier me serra vigoureusement la main et refusant mes remerciements avec sa brusquerie habituelle, me dit :
— Ne me remerciez pas. Je vous envoie là-bas afin que mon vieux fusil puisse encore servir à quelque chose. Quand vous reviendrez, vous me ferez le récit de vos aventures.
Puis Mr. Henry me tourna le dos et s'éloigna.

CHAPITRE II

Nous étions arrivés à la fin de l'automne et j'étais déjà au travail depuis trois mois. Beaucoup d'équipes avaient déjà achevé le travail qui leur avait été confié, mais la mienne n'avait pas encore terminé sa besogne.

Deux considérations expliquaient ce retard. En premier lieu, nous opérions dans une zone très difficile, infestée par les Indiens Kiowa et Comanches et surtout par les Apaches, décidés à mourir tous plutôt que de laisser transiter des convois ferroviaires sur leur territoire. Il fallait avancer avec beaucoup de prudence et les travaux d'arpentage ne progressaient que fort lentement. Le second facteur du retard était l'antipathie que me vouaient mes compagnons.

Saint Louis, l'ingénieur et mes trois collègues m'avaient réservé un accueil très cordial ce qui laissait présager une collaboration loyale et efficace, mais je dus rapidement déchanter. Les compagnons étaient de vrais Yankees qui ne voyaient en moi qu'un greenhom, un Européen sans expérience et qui se sentaient offensés d'avoir à travailler avec moi. Leurs compétences étaient beaucoup moins solides que les miennes, mais ils s'arrangeaient toujours pour me laisser les tâches les plus dures et les plus rebutantes.

Cette situation ne me troublait pas outre mesure car le travail me plaisait beaucoup et je mettais ma meilleure volonté dans tout ce que j'accomplissais.

Mr. Bancroft, l'ingénieur, était très instruit, mais c'était un véritable ivrogne. Il était saoul de bon matin, et il lui arrivait de passer des après-midi entières à cuver son jus, étendu comme un mort sur le sol.

Les autres surveillants — Riggs, MacRoy et Wheeler[7] — buvaient eux aussi beaucoup et les hommes de l'équipe avaient également ce vice à des degrés divers. A mon arrivée, je leur avais tout de suite témoigné des sentiments très amicaux et beaucoup de confiance, mais je me rendis très vite compte que j'avais affaire à une bande de vauriens sans beaucoup de scrupules. Les seuls compagnons qui m'aidaient activement dans ma tâche étaient Sam Hawkens et les guides qui m'avaient conduit jusqu'au chantier.

Sam était charmant. Il était partout connu, aimé et respecté. Il prévenait tous mes désirs et m'ayant pris sous sa protection, il se mit en devoir de faire rapidement de moi un vrai gaillard du Wild West.

Nous arrivions au bout de notre peine, encore une semaine de travail et nous aurions pu opérer la liaison avec les hommes du chantier suivant. Nous décidâmes d'envoyer en avant des messagers pour prévenir ces hommes de l'imminence de notre arrivée et l'ingénieur déclara qu'il se chargerait de cette mission en compagnie d'un guide. Les libations qui précédèrent le départ l'avaient réduit dans un tel état qu'il fut impossible à Bancroft de monter en selle. Je m'apprêtais à partir à sa place lorsque Sam m'indiqua un groupe d'hommes à cheval qui avançait vers nous. J'allais à leur rencontre. Le chef de la colonne me demanda mon nom et lorsque je l'eus décliné il me dit en souriant :
— Vous êtes donc le jeune Européen qui fait toute la besogne pendant que les autres se saoulent ? Je suis White.

C'était l'ingénieur du chantier voisin chez qui je m'apprêtais à me rendre. Il aperçut mes hommes ivres et le tonneau de whisky vide à terre et me demanda de lui faire un rapport sur la situation de mon chantier.

---

[7] Dans le roman de Karl May : Riggs, **Marcy** et Wheeler

White écouta mes explications sous une tente voisine. Il interrogea aussi Sam en lequel il semblait avoir une confiance illimitée et demanda à voir les cartes que nous avions dressées. Malgré les efforts que le déployai pour couvrir la carence des soûlards. White comprit facilement la réalité de la situation. Il m'adressa des compliments pour mon activité et me dit :
— Allons réveiller ces messieurs.

Quand mes camarades furent sur pied, il les morigéna en des termes que ces hommes n'avaient jamais entendus depuis leur enfance.
— J'ai inspecté votre chantier, dit White et je sais ce qui s'y passe. Vous êtes tous des vauriens. Il n'y a qu'un d'entre vous, les plus jeune, qui ait fait consciencieusement son travail.
Bancroft devint blême et m'apostropha en proie à une grande colère :
— Le mouchard ne peut être que vous. Lâche ! Menteur ! Traître !
— Non, intervint White, votre camarade qui est un vrai gentleman, a au contraire essayé de vous couvrir. Je vous conseille de vous excuser pour les épithètes dont vous venez de l'affubler.
— Moi, m'excuser ? s'esclaffa Bancroft.
— Oui vous.
— Vous êtes fou.
— Si je ne pensais pas que vous êtes encore sous l'emprise de l'alcool, je vous donnerais maintenant la leçon de votre vie. Vous insistez à dire que vous n'êtes pas ivre ?
Bancroft n'était pas un lâche, mais l'expression résolue qu'il lut sur mon visage l'impressionna. Il n'admit pas son ivresse, mais n'insista plus dans ses accusations.
L'ingénieur appela le chef des hommes du Wild West chargés de nous protéger en cas d'attaque et lui demanda :
— Mr. Rattler, comment pouvez-vous tolérer que ce garçon lève la main sur moi, n'êtes-vous pas ici pour me défendre ?
Rattler était un géant d'une force herculéenne. Il était ivre lui aussi et ne m'aimait pas. Il s'approcha de moi, me prit un bras et me dit :
— Si tu remets ta patte sur l'ingénieur, je te montrerai comment je traite les greenhoms.
Sans plus réfléchir, je décochai à Rattler un violent coup de poing qui l'étendit au sol où il ne tarda pas à se replonger dans son sommeil.
Après un bref silence, un camarade de Rattler demanda à ses compagnons :
— Et vous permettez qu'un greenhorn dont nous ignorons même l'origine traite ainsi notre chef ? Réglons son compte à cet individu……
J'ajustai un vigoureux coup de pied au ventre de ce personnage et lui assénai au visage une tempête de coups de poing qui le réduisirent au silence. Je me retournai vers les autres hommes, un revolver dans chaque main, et leur demandai :
— A qui le tour maintenant ?
Ce n'était pas le goût de la bagarre qui manquait aux amis de Rattler, mais je les avertis :
— Je tirerai sans pitié sur n'importe lequel d'entre vous qui bougera d'un pas.
Sam, Stone et Parker prirent position près de moi, arme au poing et le groupe s'éloigna en poussant de gros jurons. L'ingénieur se retira en maugréant sous la tente.
Après avoir observé attentivement toute la scène. White me dit en hochant la tête :
— Mais vous êtes un homme terrible. Je ne voudrais pas vous avoir comme ennemi puisque vos poings peuvent envoyer au royaume des songes un gaillard du calibre de Rattler. Vous êtes un vrai „Shatterhand".[8]
Le surnom plaisait à Sam qui me dit :
— Vous n'êtes encore qu'un greenhom et vous avez déjà un fameux sobriquet. Shatterhand est un vrai nom de bataille.

8

„Shatterhand" signifie assomeur en argot du Wild West

White me prit à l'écart et me proposa.
— Vous me plaisez beaucoup. Voulez-vous vous joindre à ma section ?
— Bancroft ne me plaît pas, répondis-je, mais je ne peux pas vous suivre, pour grande que soit mon envie. J'ai été envoyé ici pour accomplir une tâche et je ne quitterai pas les lieux avant de l'avoir achevée.
— Mais il sera maintenant très dangereux pour vous de rester ici. Ces gens vous en veulent à mort.
— Je n'en doute pas, mais je n'ai pas peur d'eux et Sam, Parker et Stone sauront me défendre.
— Vous ferez comme vous voudrez. Voulez-vous m'accompagner un bout de chemin ?
— Bien sûr,

Nous nous mîmes en route.
— Faites bien attention aux Peaux-Rouges, me dit White.
— Vous en avez vu dans ces parages ?
— J'ai découvert des, traces suspectes. Les Kiowas ne sont pas dangereux car un accord a été conclu avec eux en ce qui concerne le transit de la voie ferrée sur leurs terres. Mais les Comanches et les Apaches sont à l'affût et ce sont des ennemis terribles. Je quitterai cette région dès que j'aurai fini ma besogne que je hâte au maximum. Tâchez de vous dépêcher, vous aussi. White me quitta et je rentrai à mon campement en compagnie de Sam. Mon camarade m'indiqua des points noirs qui se mouvaient à l'horizon.
— Ce sont les premiers bisons de la saison.

Le soir nous nous régalâmes d'excellentes escalopes de bison. Sam avait été meilleur tireur que moi, mais j'avais réussi à abattre une bête qui se précipitait sur lui tête en avant. Je n'avais vraiment pas à me plaindre du résultat de cette première expérience de chasse dans le Wild West.

Le cheval de Sam avait été tué par les coups de corne du bison. Nous rentrâmes à pied au campement après avoir chargé le bison que j'avais abattu sur mon mustang et nos hommes se chargèrent de ramener les autres bisons abattus.

Le festin qui célébra notre tableau de chasse paraissait avoir fait oublier à Rattler l'incident de la veille. Le lendemain, j'aurais dû reprendre mon travail, mais Sam me proposa d'aller à la chasse aux chevaux sauvages, ce que j'acceptai volontiers.

Nous parcourûmes un bout de terrain que nous connaissions déjà puis nous nous enfonçâmes dans une prairie dont j'avais souvent admiré l'éblouissante verdeur. Elle s'étendait sur quatre milles de long et deux milles de large et était entourée de collines boisées. Au milieu, coulait une belle rivière qui irriguait la merveilleuse vallée.

Soudain, Sam lança un cri de joie :
— Ils sont passés par là ; dit-il m'indiquant un point où l'herbe avait été visiblement piétinée.

Nous descendîmes de nos montures et observâmes les traces toutes fraîches, les mustangs que nous chassions allaient sans, doute revenir et il n'y avait qu'à les attendre patiemment. Quelques minutes s'écoulèrent. Sam pointa son index vers la colline où se découpait la silhouette d'un magnifique cheval sauvage qui avançait lentement reniflant l'air.
— Le voyez-vous ? demanda Sam. Je vous avais dit qu'il n'y avait qu'à attendre. Ce cheval est venu en éclaireur pour voir s'il n'y avait pas de danger. Mais il n'a certainement pas pu flairer notre présence car le vent souffle de l'autre direction.

L'animal s'éloigna de l'autre côté de la colline.
— Il a été dire aux autres qu'il n'y aucun danger de ce côté, dit Sam, mais il s'est trompé. Dans quelques minutes, le troupeau sera ici. Savez-vous ce que nous devrons faire alors ?
— Non.
— Allez à l'autre bout de la prairie et attendez-moi là-bas. Je me cacherai dans les bois. Je laisserai passer le troupeau lorsqu'il sera à ma hauteur. Il avancera vers vous et reviendra vers moi lorsqu'il vous apercevra. Le manège se poursuivra une dizaine de fois et nous aurons en définitive la possibilité de prendre les deux plus beaux chevaux.
— Je suivrai vos instructions à la lettre. C'est la première fois que je chasse les chevaux sauvages !

Sam et moi rejoignîmes les positions convenues. Je gagnai mon poste d'observation et retins mon souffle derrière les arbres qui limitaient la prairie. Quelques minutes plus tard, le long troupeau obscurcissait la colline, lancé à grande allure. Ces animaux étaient réellement superbes. Un magnifique étalon blanc galopait en tête.

Je sortis de mon refuge et tout se passa comme Sam l'avait prévu. L'étalon blanc s'arrêta net et le long troupeau sembla parcouru par un frisson. Les chevaux firent volte-face reprenant leur course dans la direction opposée. Je les suivis sans trace sachant que Sam me les aurait renvoyés. J'avais dévolu mon choix sur l'étalon blanc et un bel animal gris qui galopait dans sa foulée.
Lorsque le troupeau fut à nouveau dans mon champ visuel, je me rendis compte que le coursier gris n'était qu'un mulet ! Les animaux traqués étaient maintenant en pleine débandade. Le mulet témoignait d'une vigueur vraiment exceptionnelle.
— Coinçons-les maintenant ! cria Sam.

Nous réussîmes à isoler les deux bêtes qui nous intéressaient et nous les poursuivîmes sur nos montures jusqu'au moment où Sam se décida à lancer son lasso. Le nœud tomba sur le cou de l'étalon, mais ce dernier tira si fort sur la corde que mon ami se retrouva par terre. Les deux bêtes reprirent une forte avance, mais n'étant assuré que Sam ne s'était fait aucun mal je repris la poursuite. Je rejoignis le mulet sans grand peine et parvins assez vite à le prendre à mon lasso. Je ligotai l'extrémité de la corde à un arbre solide après avoir longtemps lutté avec le mulet qui ne voulait pas se résigner. Le mulet chercha encore à briser ses liens, mais tomba à terre épuisé. Je le relevai et m'installai sur sa croupe. Il essaya encore vigoureusement de se débarrasser de moi, mais pris dans l'étau de fer de mes genoux, il s'affaissa de nouveau au sol. Je suai à grosses gouttes et une épaisse écume blanche dégoulinait de la gueule et des naseaux de l'animal.
— Quel gaillard ! me dit Sam. Vous êtes venu à bout de cette bête ! Mais votre visage est tout bleu.
— Je ne suis qu'un greenhom et je ne pouvais pas me laisser désarçonner comme vous le maître de la chasse au mustang.
— Ce sont des choses, dit Sam en riant, qui arrivent aux plus forts.

Nous remîmes debout le mulet qui se laissa docilement seller. Mais l'animal était agité par les tremblements. Sam s'installa sur sa croupe et le mulet n'opposa plus aucune résistance.
— On voit, dit Sam, que cette bête a déjà eu un patron duquel elle a dû s'échapper. Mais, je vous demande maintenant un grand service : ne racontez à personne ce qui vient de m'arriver car on me couvrirait de sarcasmes.
— Vous êtes mon maître et mon ami et vous pouvez vous fier à ma discrétion.

Nous rentrâmes au campement. Sam semblait très fier de sa nouvelle acquisition et tout au long de la route, il fit l'éloge de sa nouvelle monture[9]. Les autres hommes partagèrent son enthousiasme.

Le lendemain, le campement fut transporté plus en avant, sur les lieux où nous avions abandonné la carcasse d'un bison. La carcasse n'était plus là……

Nous eûmes rapidement la clé de l'énigme ; elle avait été emportée par un ours qui terrorisait depuis quelques heures la région.

Les hommes de Rattler étaient partis en exploration et je m'apprêtai à commencer mon travail d'arpentage lorsque des cris stridents me firent sursauter.

J'entendis la voix de Rattler qui hurlait.
— L'ours arrive. Grimpez vite sur les arbres où il ne pourra pas vous rejoindre……

La bête se rua sur un homme qui n'avait pas eu le temps de fuir et qu'elle cherchait à étouffer dans l'étau de ses lourdes pattes.
Mon fusil était resté sous la tente. Je m'approchai armé d'un pistolet et d'un couteau. Je fus en quelques enjambées auprès de l'animal. Il abandonna sa proie. Le malheureux qu'il avait attaqué avait le ventre ouvert et il n'y avait plus rien à faire pour lui. Les hommes réfugiés sur les arbres n'osaient plus redescendre.

---

[9] Dans le roman de Karl may le mulet de Sam Hawkens s'appelle « *Mary* »

Le spectacle me révolta. Je pris un fusil déchargé qui gisait à terre et en assénai un coup violent sur la tête de l'ours qui remuait son goinfre dans des restes de nourriture. L'énorme bête à peine ébranlée par le coup se retourna menaçante vers moi. Je visai calmement les yeux et déchargeai tout mon revolver dans le crâne de l'animal. Il se rua vers moi en poussant d'horribles hurlements, mais il était désormais aveugle, et je n'eus pas grand mal à l'achever avec mon couteau.

Le cadavre de l'ours gisait à terre. Rattler s'approcha de moi et me dit :

— Dieu merci, la bête est maintenant morte. Nous avons passé un mauvais quart d'heure.

— Pour vous, il n'a pas été aussi mauvais que ça puisque vous vous étiez réfugié sur un arbre. Dites aux autres qu'ils peuvent maintenant descendre eux aussi.

Les hommes descendirent avec beaucoup de circonspection de leurs refuges. Un de leurs camarades était mort sous les griffes du fauve, mais cela ne les impressionnait pas outre mesure.

— Comme les choses changent, s'exclama Rattler. L'ours voulait nous dévorer et maintenant c'est nous qui allons le manger. Aidez-moi les gars, à le dépecer.

Rattler dégaina son couteau, mais je l'arrêtai avant qu'il ne pût commencer son travail et lui dis :

— Il fallait sortir votre couteau quand l'ours était encore en vie.

— Voulez-vous m'empêcher de prendre mon rôti ?

— Evidemment.

— Et de quel droit ?

— C'est moi qui ai tué l'ours.

— C'est faux.

— Comment c'est faux ?

— Nous avions blessé à mort la bête avec nos balles bien avant que vous n'interveniez.

Rattler fit mine de se remettre au découpage de la bête, mais son effronterie m'avait fait sortir de mes gonds.

— Éloignez-vous, dis-je ou……

— Ou quoi ?

— Ou je vous apprendrai à m'obéir.

Rattler n'ayant apparemment aucune intention de tenir compte de mon avertissement, je l'empoignai par un bras et le poussai violemment contre un arbre. J'étais tellement emporté que je lui aurais volontiers brisé les os. Rattler chercha à se redresser et à s'élancer contre moi, mais je sortis mon revolver, prêt à tirer. Je lui demandai de jeter son couteau, mais il refusa d'obéir. J'étais sur le point de tirer lorsque j'entendis quelqu'un qui s'exclamait :

— Êtes-vous fous ? Quelles sont les raisons pour lesquelles deux hommes blancs devraient s'entretuer ? Arrêtez-vous.

L'homme qui avait parlé sortit du buisson ? Il était petit, malingre, bossu et habillé à l'indienne. Son visage était fortement tanné et malgré sa difformité, il inspirait d'emblée le respect.

— Vous êtes très fort, Monsieur, me dit l'homme. J'ai beaucoup aimé votre manière de vous battre. Comment vous appeliez-vous et que faites-vous ici ?

— Nous travaillons à l'arpentage de la voie ferrée de l'Atlantic & Pacific Co. Il y a là un ingénieur, des arpenteurs, des surveillants, des guides et des gardiens pour la protection de tous ces hommes.

— Vous n'avez pas l'air d'un homme qui ait besoin d'une protection. Dites moi votre compagnie a-t-elle acheté les terrains sur lesquels vous installerez la voie ferrée ?

Le regard de l'homme était devenu dur,

— Je n'en sais rien, répondis-je. Je suis ici uniquement pour des travaux d'arpentage.

— J'imagine que vous savez que ces terrains appartiennent aux. Indiens et plus précisément à la tribu apache des Mescaleros. Je puis vous assurer que ces Indiens n'ont ni cédé ni vendu ces terrains.

— Mêlez-vous de vos oignons, intervint Rattler.

— Cette affaire me concerne justement. Je me considère Apache et Mescalero.
— Vous ? demandai-je incrédule.
— Oui.
— Mais, vous êtes blanc.
— Je ne le suis plus. Je m'appelle Klekih-Petra. Dans ma langue, ce nom veut dire „Père Blanc".
— Ah, reprit Rattler, vous êtes un illustre chef indien ! Comment faites-vous bossu comme vous l'êtes à vous faire respecter par votre tribu ?
— Je suis habitué aux brimades des gosses qui ne me font rien et les adultes raisonnables ne se moquent pas des infirmes.

Père Blanc lança une onomatopée incompréhensible et deux Indiens sortirent du buisson. Les deux hommes présentaient une ressemblance profonde.

— Je vous présente, dit Père Blanc, Inciu Ciuna[10], grand chef des Mescaleros et son fils Winneton[11] qui, malgré son jeune âge a déjà à son actif de très beaux exploits.

Les trois Indiens s'approchèrent de la dépouille de l'ours.

Winneton demanda :

— Qui a poignardé l'ours ?
— Moi, répondis-je.

Le jeune homme s'exprimait en un anglais excellent.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas servi de votre fusil ? dit le jeune homme.
— Parce que je n'avais pas le temps d'aller le chercher sous ma tente.
— Drôles de gens, les Blancs ! Ils appellent greenhom un homme qui sait se débarrasser d'un ours comme celui-là et homme du Wild West un homme qui fuit comme un lâche. Pour nous un homme courageux est un homme courageux, c est tout.

Winneton observa les instruments de mesure autour de lui et dit :

— Que faites-vous ici ? Vous relevez les mesures du terrain ?
— Oui précisément.
— Et dans quel but ?
— Nous devons poser le rail pour le cheval de feu.

Le regard de Winneton se chargea de colère.

— Tu fais partie de l'équipe ? me demanda le jeune Indien.
— Oui.
— Tu t'occupes des travaux de mesurage ?
— Oui.
— Es-tu payé pour cela ?
— Oui.

Il me lança un regard lourd de mépris et s'adressant à Père Blanc, lui dit :

— Tes théories semblent très belles, mais elles ne répondent pas aux réalités. Voici un homme blanc qui semble honnête et courageux et il est là pour voler nos terrains. Le visage des Blancs peut sembler bon ou mauvais, mais leur cœur est toujours aussi mauvais.

L'ingénieur Bancroft qui s'était prudemment retiré dans sa tente pendant l'attaque de l'ours s'approcha pour demander comment nous avions réussi à venir à bout de la bête. Sans se soucier de la présence des Indiens, il demanda :

— Comment vous êtes-vous débarrassés de cette sale bête ?
— Nous l'avons tuée avec nos fusils, répondit Rattler sans vergogne.

Les Indiens guettaient ma réaction.

— Ce n'est pas vrai, dis-je, j'ai tué l'ours avec mon couteau et ces trois connaisseurs pourront en témoigner. Nous pourrons également avoir l'avis de Sam dès qu'il reviendra.
— Je me moque de ce que dira Sam, dit Brancroft. Je vais découper les jambonneaux avec mes

[10] Dans le roman de Karl May : Intchou-Tchouna, le Soleil Généreux, le chef suprême des Apaches.
[11] Dans le roman de Karl May : Winnetou

hommes et qui essaiera de m'en empêcher recevra une balle dans le ventre.
— Ne faites pas le matamore, dis-je et avant de vous occuper du dépeçage de l'animal, faites ensevelir l'homme que l'ours a tué.
— Qui est mort ? demanda Bancroft.
— Rollins, répondit Rattler. Le malheureux a été victime de la maladresse de ce greenhom. Rollins courait vers un arbre, mais la bête l'attaqua, excitée par cet individu et le tua.

L'effronterie de Rattler avait dépassé toutes les bornes. Je lui allongeai une maîtresse gifle qui l'étendit au sol, Dick, Will et Sam arrivèrent sur ces entrefaites. La présence des Indiens ne les surprit guère. Je racontai à Sam comment j'avais tué l'ours. Il me fit certains reproches concernant la manière dont je m'y étais pris, mais je sentis qu'il était fier de moi.
— Vous êtes un enfant terrible, dit Sam, mais il faut que je voie la bête.

Hawkens s'éloigna avec Stone et Parker.

Les trois Indiens s'étaient assis sur l'herbe en face de l'ingénieur Bancroft, mais ce dernier qui voulait avoir les conseils de Sam, tardait à ouvrir la conversation.

Sam cria de loin :
— Quel est l'imbécile qui a tiré et s'est enfui ? Rollins a du avoir une fin atroce. Qui a tué l'ours ?
— Moi, répondit Rattler d'un coup de fusil.
— La balle que vous avez tirée, dit Sam, n'a fait que l'effleurer le rendant fou furieux, mais qui est-ce qui lui a porté les quatre coups de poignard dans le flanc ?
— Moi, répondis-je.
— Alors, dit Sam, l'ours vous appartient. La viande sera partagée entre tous les hommes, mais vous aurez la peau. C'est la loi du Wild West. Qu'en dites-vous, Mr. Rattler ?
— Allez au diable ! cria Rattler en s'éloignant.

Bancroft invita les Indiens à parler. Une expression de colère passa dans les yeux de Winneton, mais ce dernier sut se dominer. Il dit :
— Que mon frère blanc veuille bien répondre à mes questions.
— Je t'écoute.
— Mon frère a-t-il une maison où il habite ?
— Certainement.
— A-t-il aussi un jardin ?
— Oui.
— Mon frère accepterait-il qu'un voisin s'ouvre un passage dans ce jardin ?
— Non.
— Le pays qui s'étend au-delà des montagnes et à l'est du Mississippi appartient aux hommes blancs. Que diraient-ils si les Indiens venaient là-bas construire des chemins de fer ?
— Ils les chasseraient.
— Très bien. Que devrons-nous alors faire des visages pâles qui viennent sans notre permission, construire sur notre territoire une longue route pour le cheval de feu ? Cette route qui va nous apporter d'autres Blancs qui viendront nous arracher ce qui nous reste ?

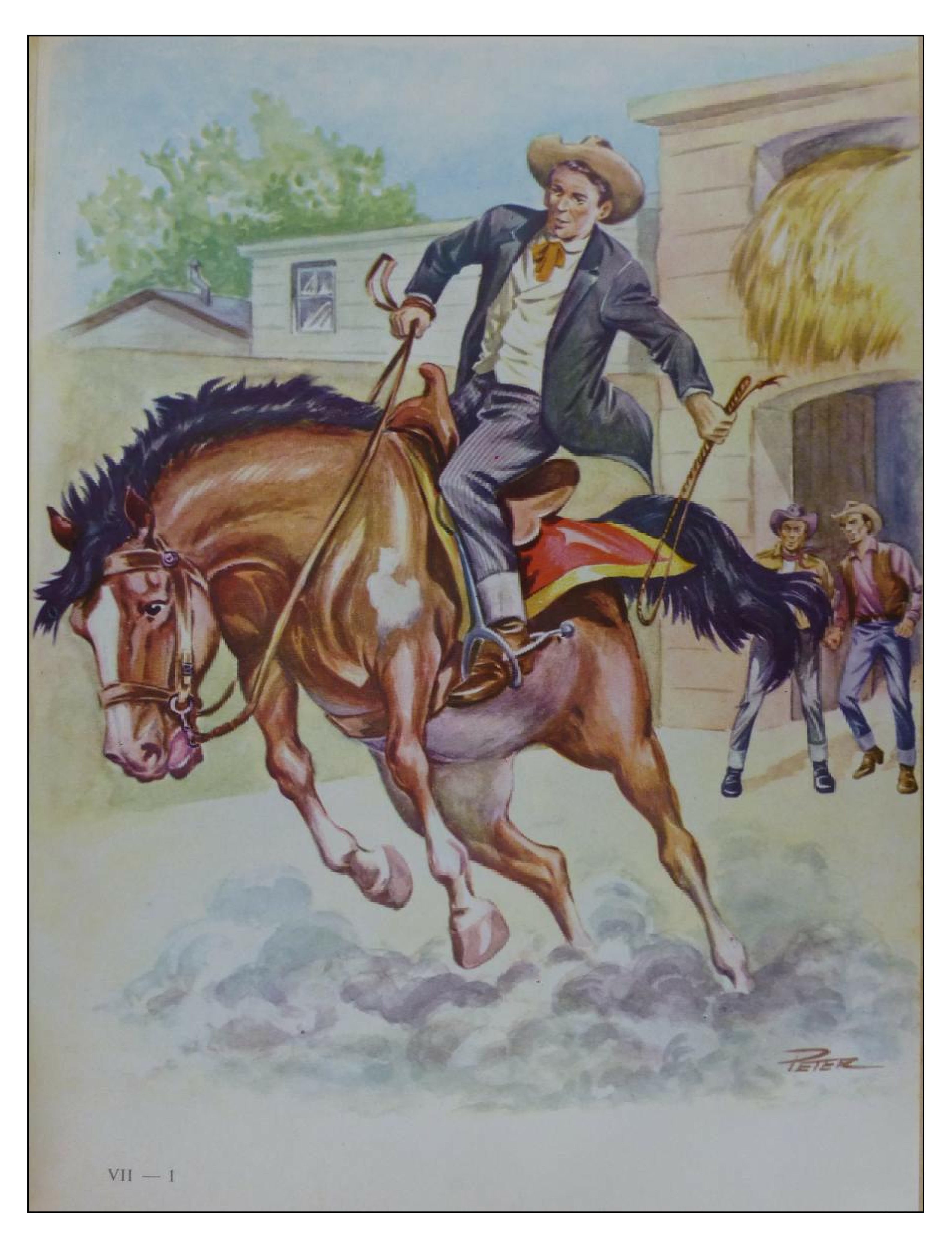
Bancroft ne parvenait pas à dissimuler son embarras. Winneton reprit :
Je n'ai pas besoin d'ajouter quoi que ce soit. Partez aujourd'hui même et retournez là d'où vous êtes venus. Je reviendrai dans quelques heures. Si vous serez partis', nous resterons frères, mais si vous serez encore là, ce sera la guerre. J'ai dit.

Winneton et son père s'éloignèrent d'un pas lent.

Bancroft demanda son avis à Père Blanc qui était resté près de lui.
— Faites ce que bon vous semble, dit le bossu. A mon avis, on est en train de commettre de graves erreurs avec la race rouge. Je sais bien que sa cause est perdue d'avance puisque si vous partez, d'autres Blancs arriveront ; mais sachez que les menaces de Winneton ne doivent pas être prises à la légère.

Père Blanc s'éloigna à son tour.

Les trois Indiens revinrent peu après sur leurs montures.
— Qu'ont décidé les frères blancs ? demanda Winneton.
Bancroft qui avait des idées conciliantes, dit:
— Même si nous voulions nous en aller, nous ne pourrions pas……
— Pourquoi ?
— Nous devons obéir aux ordres reçus qui sont de rester ici. Je vais envoyer un messager à Santa Fe, pour demander de nouvelles instructions et je vous répondrai dès qu'il sera de retour.
Allez-vous quitter la vallée aujourd'hui même ?
— Nous ne pouvons pas le faire.
— Alors nous reviendrons et il n'y aura plus de paix.
Les Indiens repartirent sur leurs chevaux et une voix leur lança :
— Allez vous-en, sales chiens de Rouges !
C'était Rattler qui avait pointé son fusil contre Winneton. Père Blanc qui s'était retourné vit le danger. Il cria :
— Attention, Winneton ! et se plaça dans la trajectoire de la balle. Il porta la main à la poitrine et s'affaissa.
Rattler tomba à terre au même moment. Je lui avais asséné un formidable coup de poing pour l'empêcher de tirer, mais ma réaction avait été trop tardive.
Winneton et son père s'agenouillèrent près de leur ami qui s'était sacrifié pour eux. J'accourus. Père Blanc était encore en vie et regardait Winneton. Il sembla chercher quelqu'un du regard, leva ses yeux sur moi et me dit :
— Restez avec lui, soyez son ami !
Ses yeux me suppliaient. Emu aux larmes, je fis signe que je lui obéirais. La tête de Père Blanc retomba en arrière, figée dans l'éternité de la mort.
Les Blancs inquiets et immobiles attendaient la réaction des Peaux-Rouges. Sans dire un mot, Winneton et son père hissèrent le cadavre sur un cheval et s'éloignèrent. Leur silence avait été plus terrible que n'importe quelle menace.
La situation est maintenant très dangereuse, dit Sam, et elle va rapidement s'aggraver.
Et il ajouta, désignant Rattler :
— Ce misérable est toujours là. Que ferons-nous de lui ?
La question de Sam resta sans réponse. Je n'en pouvais plus. Je voulais rester seul avec moi-même. La nuit était tombée depuis bien longtemps quand je regagnai mon campement.


PETER
VII — 1


PETER
VII — 2

CHAPITRE III

Vu la difficulté de transporter l'ours jusqu'au campement, les hommes décidèrent de transférer les tentes autour du lieu où gisait la carcasse.[12]

Sam qui m'attendait près de ma tente, me demanda :

— Où étiez-vous Monsieur ? Nous vous attendions pour commencer le dépeçage de l'ours que nous ne voulions pas faire en votre absence.

— Allez-y et faites ce que vous voulez de la viande qui est à nous tous.

— Nous ferons donc avec les jambonneaux un bon rôti. Je ne connais rien de plus délicieux. Nous nous mettons tout de suite au travail car nous crevons tous de faim.

Sam détacha les jambonneaux de l'animal et les découpa en petits morceaux.

A vrai dire, le festin qui se préparait ne m'intéressait guère. Je ne pensais qu'à l'horrible tragédie à laquelle je venais d'assister. En mourant Père Blanc m'avait demandé d'être le continuateur de son œuvre auprès des Indiens. Pourquoi m'avait-il confié cette mission ? Et pourquoi l'avais je acceptée ? Pour rasséréner l'agonie du moribond ? Peut-être, mais cette raison n'était pas la seule.

La vraie raison de mon serment au mourant était que le jeune Indien Winneton avait fait sur moi une impression profonde ; personne ne m'avait jamais marqué à ce point. Winneton avait à peu près mon âge, mais il m'était certainement très supérieur sur le plan moral et spirituel. Tous ses gestes étaient l'expression d'une grande noblesse d'âme. C'était un chef né, d'une dignité incomparable.

Pendant que les hommes se régalaient de la chair de l'ours, Sam s'approcha de moi et me demanda :

— Qu'avez-vous Monsieur ? Vous n'avez pas faim ?

— Non.

— Dites-moi plutôt, que comptez-vous faire de Rattler ?

— Nous venons justement d'en discuter, dit Sam.

— Quel est votre verdict ?

— Verdict ? Vous pensez que nous devons le punir ?

— Mais certainement.

— Et de quelle manière ?

— Je ne sais pas

— Pensez-vous qu'il faudrait le déférer aux autorités de San Francisco ou de New York sous l'inculpation d'homicide ?

— Non c'est à nous à le juger puisque nous sommes tous soumis à la loi de l'Ouest.

— Dans ce cas, cette loi de l'Ouest ne peut pas jouer parce que Père Blanc n'était ni un parent ni un ami à vous. Notre loi est surtout celle du talion : œil pour œil, dent pour dent. Dans d'autres cas, on constitue un jury……

— Nommons donc un jury.

— Il nous faudrait un accusateur.

— Je serai très heureux de remplir ces fonctions.

— Mais de quel droit ?

— De celui d'un homme qui ne veut pas qu'un crime reste sans châtiment.

---

[12] Dans le roman de Karl May le campement ne change pas de place.

— Ce n’est pas possible.
— Mais pourquoi ?
— L’accusateur doit remplir une condition essentielle.
— Laquelle ?
— Je vous l’ai déjà dit, il doit être un parent ou un ami de la victime de l’homicide. Il y aurait à vrai dire une autre possibilité…..
— Laquelle ?
— C’est que l’accusateur soit l’assassiné lui même ! dit Sam en se tordant de rire.
— Sam dis-je sévèrement, la question est trop tragique pour se prêter à des plaisanteries de ce genre.
— Je regrette de m’être exprimé ainsi, mais je l’ai fait pour bien vous faire comprendre qu’il ne nous sera pas possible de mettre Rattler en jugement.
— Alors, ce dernier s’en tirera sans punition ?
— Non en aucune manière.
— Mais qui donc le châtiera ?
— Les Apaches s’occuperont de lui…..
— Mais dans ce cas, ils s’occuperont également de nous tous.
— C’est bien possible, mais vraiment il n’y a rien à faire. D’ailleurs en punissant Rattler, nous ne ferons que nous attirer sa haine et celle de ses amis ce qui est dangereux car les Indiens qui vont revenir ne feront aucune distinction entre nous.

Je m’inclinai devant l’impeccable raisonnement de Sam.

Nous étions très inquiets car la situation était très dangereuse. Les Apaches pouvaient revenir d’un moment à l’autre. Désireux de sonder leurs intentions, nous décidâmes, Sam et moi, de partir le lendemain à la recherche des deux chefs indiens. Nous nous retirâmes sous la tente après avoir pris les accords nécessaires avec l’ingénieur Bancroft et les autres hommes du campement. Je dormis comme un loir et à l’aube, Sam eut du mal à me réveiller. Parker et Stone étaient déjà debout.

Nous suivîmes le sentier que les chefs indiens avaient pris la veille pour venir jusqu’à nous. Leurs traces encore visibles, indiquaient qu’ils étaient remontés vers le Nord. Elles nous conduisirent au seuil d’une vaste plaine.
— Je n’aime pas ces traces, dit Sam en hochant la tête.
— Pourquoi ?
— Lorsque les Indiens laissent des traces aussi claires, cela est toujours suspect. Je pense qu’on nous a préparé une embuscade.
— Je ne partage pas votre crainte.
— On voit bien que vous êtes un greenhom.
— Peut-être.
— Dites en moi en tous cas les raisons de votre confiance.
— Je ne crois pas à un guet-apens. Je pense que les deux hommes qui voulaient rejoindre leurs guerriers sans délai pour les conduire contre nous, n’ont simplement pas eu le temps d’effacer leurs traces.

Mon explication ne satisfaisait pas Sam qui demeurait perplexe.
— Nous pouvons, repris-je, suivre ces traces sans crainte. Nous sommes au milieu de la prairie et personne ne pourrait nous attaquer sans être aperçu de nous. En cas de danger, nous aurons tout le temps de rebrousser chemin.

Sans mot dire, nous poursuivîmes notre chevauchée jusqu’à un point où la plaine se resserrait en un étroit goulet et où se trouvait peut-être le campement des Apaches.

Il y avait un petit buisson que nous explorâmes dans ses moindres recoins pour voir si aucun Indien ne s’y cachait et nous constatâmes que les Apaches y avaient coupé des branchages.
— Ils ont dû fabriquer un cercueil, dis-je, ou un traîneau pour chevaux.

Les traces qui nous avaient conduits jusqu'au buisson changeaient maintenant d'aspect. Nous décelâmes les empreintes d'un cheval et celui d'un traîneau, probablement celui sur lequel avait été posée la dépouille de Père Blanc.
— Ici, dit Sam, les deux chefs indiens ont dû chevaucher l'un derrière l'autre et je me demande pourquoi puisque le sentier est assez large pour permettre aux montures d'avancer côte à côte.
Je continuai à réfléchir tout en avançant sur mon cheval.
— Faites bien attention, Sam, criai-je soudain.
— Qu'y a-t-il ?
— Vous verrez que bientôt la forme des empreintes sera encore différente......
— Vous pensez qu'un peu plus loin, les deux chefs indiens se sont séparés, pour aller chacun dans une direction différente ?
Nous suivîmes la piste jusqu'au lit d'un torrent desséché que nous traversâmes en observant attentivement les cailloux un à un. Je pensai que c'était en ce lieu que les deux Indiens s'étaient séparés car l'endroit était le plus propice pour le brouillage des traces.
Sur l'autre berge du torrent, je décelai des empreintes qui m'intriguèrent. Nous remontâmes la rive sur une longueur d'environ 200 mètres et nous vîmes la trace très nette d'une monture qui avait rebroussé chemin vers le sud.
J'étais heureux de constater que mon hypothèse était exacte.
— Suivons cette trace, dit Sam.
— La nouvelle ?
— Non l'autre.
— C'est sans doute celle laissée par Winneton. L'autre est celle de son père qui a été ameuter les guerriers.
— C'est exactement cela.
— Pour l'instant, dis-je, c'est Winneton qui nous intéresse.
Vous avez raison, il est important de savoir s'il s'est arrêté en cours de route.
— Allons.
Notre exploration ne conduisit à rien d'intéressant. Une heure avant le coucher du soleil, Sam me proposa d'arrêter les recherches et de rentrer au camp.
— Pourquoi, demandai-je ?
— Il est clair maintenant, dit Sam, que l'attaque se produira dans 4 ou 5 jours. C'est le délai dont nous avons besoin pour terminer nos travaux d'arpentage. Nous devons vite faire notre rapport à notre chef Bancroft qui devra lui prendre la responsabilité des décisions.
Sur le chemin du retour, nous nous arrêtâmes devant un ruisseau pour nous désaltérer et prendre un peu de repos. Les bêtes avaient elles aussi besoin d'un bon repos. Les mulets manifestèrent soudain une grande agitation, signe évident de l'imminence d'un danger. Sam fut debout d'un seul coup et nous prîmes position derrière un buisson. Nous vîmes arriver six Indiens qui avaient suivi nos traces. Ils étaient armés de fusils, de poignards et de haches.
— Quelle histoire ! dit Sam. Mais je ne crois pas qu'ils nous feront du mal.
— Mais que dites-vous ? Et d'abord, parlez plus bas, ils pourraient nous entendre.
— Il n'y aurait aucun mal à ce qu'ils nous entendent.
— Je ne comprends pas.
— Ces hommes sont de Kiowas. Le plus grand est Bao, un grand guerrier, très courageux et très rusé. Le chef de cette tribu est Tangua qui est l'un de mes meilleurs amis. Ce sont des guerriers tatoués qui sont ici en exploration.
Sam émit un sifflement et les guerriers s'approchèrent de nous. J'étais inquiet ne pouvant croire que ces hommes, comme l'affirmait mon ami, ne nous voulaient aucun mal. Les Indiens s'approchèrent de notre refuge.
— C'est notre frère blanc, Sam, dit le chef du groupe. Qu'est-ce qui l'a conduit sur le chemin des frères rouges ?

— Tu me vois ici parce que tu étais sur mes traces.
— Je croyais être sur les traces des chiens rouges que nous cherchons. Nous sommes en guerre contre les Mescaleros.
— J'aime mieux ça, dit Sam. Prenez place, j'ai à vous parler.

Bao me regarda d'un air soupçonneux.

— C'est la première fois dit-il en me désignant que je vois ce visage pâle. Il est bien jeune ? Est-ce un guerrier blanc ?

Se rappelant du sobriquet que m'avait donné White, Sam me présenta en ces termes :

— Ce jeune homme est mon meilleur ami, C'est un grand guerrier. Ses balles ne manquent jamais leur cible et sa main est tellement vigoureuse qu'il peut abattre d'un seul coup de poing n'importe quel ennemi. Les Blancs l'appellent „01d Shatterhand".

Bao très impressionné, me tendit la main en souriant et me dit :

— Fumons ensemble le calumet de la paix.

L'Indien s'assit près de moi, sortit de sa poche une pipe, l'alluma, en tira une grande bouffée qu'il ressouffla vers le ciel et me dit :

— En haut au ciel, il y a le Grand Esprit, en bas, sur la terre il y a les plantes destinées aux guerriers Kiowas.

Sam demanda :

— Depuis combien de temps êtes-vous sur le sentier de guerre contre les Apaches ?
— Depuis deux semaines. Ces chiens ont tué deux de nos guerriers le long du Rio Pecos.
— Mais c'est la région des Mescaleros, dit Sam. Que faisaient donc là-bas vos guerriers ?

Bao hésita à répondre. Visiblement, il ne voulait pas dire la vérité.

— Nos guerriers, dit l'Indien, avaient organisé une expédition pour enlever des chevaux à ces chiens. Mais les Mescaleros étaient sur leurs gardes. Ils visèrent bien et tuèrent deux de nos hommes.

En proie à une grande indignation, je m'apprêtai à dire à ce brigand de Bao ce que je pensais de lui, mais Sam qui s'était aperçu de ma réaction me fit signe de me taire et demanda :

— Mon frère le Renard est ici en exploration ?
— Oui.
— Et le gros de vos hommes ?
— Il nous suit à une journée de marche.
— Combien sont-ils ?
— Deux cents.
— Comptez-vous surprendre les Apaches ?
— Nous tomberons sur eux comme des aigles et leur surprise sera leur ruine.
— Mon frère se trompe.
— Pourquoi ?
— Parce que les Apaches savent que vous êtes ici. Nous avons vu de nos yeux deux Mescaleros vous suivre et vous épier dans vos tentes.
— Je dois aviser mon grand chef,
— Non ne le faites pas.
— Pourquoi ? Que devrais-je faire alors.
— Ecoutez-moi bien.
— Parlez…..
— Voulez-vous capturer Inciu Ciuna et son fils Winneton ?
— Mais certainement. Que devrais-je faire pour cela ?
— Patience, il vous faudra attendre cinq ou six jours.
— Ou seront-ils ?
— Près de notre campement, répondit Sam qui fit à Bao le récit détaillé des derniers événements.

Sam ajoute :

— J’avais été étonné de constater que Winneton et son père étaient seuls, mais maintenant je sais qu’ils vous épiaient. Ils sont maintenant rentrés dans leur tribu pour donner à leurs guerriers leurs ordres de bataille.
— Je dois avertir mon chef de tout cela, dit Bao.
— Que mon frère rouge veuille bien me laisser parler, dit Sam.
— Je vous écoute.
— Les Apaches veulent se venger de vous et de nous pour le meurtre de Père Blanc. Ils enverront le gros des guerriers contre vous et quelques groupes contre nous. Winneton et son père se trouveront avec ces petits détachements.

Vous viendrez examiner notre camp avant de retourner chez votre chef de manière à pouvoir lui indiquer les lieux.

Lorsque vous aurez capturé les deux chefs, les Apaches seront dans un tel désarroi qu’ils se rendront sans combat.
— Votre idée est excellente. Mon chef ne saura pas comment vous remercier. Nous rentrâmes au galop à notre Campement en compagnie des guerriers Kiowas,

Le plan de Sam me déplaisait souverainement, je ne trouvais pas loyale l’idée de tendre un guet-apens aux deux chefs Apaches.
Je voulais lui faire part de mon sentiment, mais pour éviter toute discussion et tout reproche, il prit soin de galoper constamment auprès de Bao.

J’étais furieux en arrivant au campement où les Kiowas furent reçus avec une grande cordialité. Ils dévorèrent les grandes portions de rôti d’ours qui leur furent servies et reprirent le chemin de leurs tentes pour y pousser les préparatifs.

Lorsque nous fûmes seuls, Sam s’approcha de moi et me demanda :
— Qu’y a-t-il ? Vous n’allez pas très bien ?
— Sam, je n’approuve pas votre idée. Vous voulez faire assassiner Winneton et......
— Vous m’avez mal compris, je n’ai aucune intention de ce genre.
— Quel est donc votre plan ?
— Je me suis bien rendu compte que vous vous étiez mépris, sur mes intentions, mais si je ne vous ai rien dit tout à l’heure c’est que j’avais peur que vous ne ruiniez mon beau projet. Nous allons l’examiner avec Dick et Will. Vous verrez que vous l’approuverez et que vous m’aiderez à le réaliser. Connaissant bien Inciu Ciuna, je sais que lorsqu’il s’est présenté ici, il avait déjà donné à ses guerriers, l’ordre de marche. Je crois qu’ils seront ici après-demain au plus tard. Vous voyez que la situation est très dangereuse et que si nous n’avions pas rencontré les Kiowas......
— Je dois avertir Winneton, dis-je.
— Pas du tout. Si nous laissons les Apaches en paix, ils nous tomberont sur le dos plus tard. Nous devons faire des prisonniers, leur infliger une grande peur ? Ensuite, nous leur rendrons la liberté et en signe de reconnaissance, ils renonceront à leurs idées de vengeance tout au plus, ils nous demanderont de leur livrer Rattler et nous le leur remettrons. Nous ne ferons aucun mal à Winneton et à son père. Qu’en dites-vous maintenant ?
— Votre idée est excellente, Sam dis-je à mon ami en lui tendant la main.
— Vous êtes plus tranquille maintenant ?
— Bien sûr.
— Bon, allez dormir maintenant et reposez-vous bien car demain sera une journée très chargée.

Les Kiowas arrivèrent de bonne heure. Le chef Tangua avançait vers nous en ami, mais son aspect n’était pas très rassurant. D’une voix impérieuse il donna ordre à ses hommes d’encercler le campement puis il s’approcha de la roulotte et demanda à ses hommes de bien la fouiller.
— Tangua exagère dit Sam d’un ton bougon. Il ne nous adresse même pas la parole et nous traite en subordonnés, mais 11 se trompe s’il me croit assez idiot pour le laisser faire.

Fusil à la main, Sam s’approcha de la roulotte où Tangua supervisait la perquisition et l’interpella :

— Le chef glorieux des Kiowas désire-t-il donc rejoindre bientôt ses ancêtres ?
Tangua se retourna avec assurance et répondit :
— Je ne veux pas être dérangé par les visages pâles. Que veux-tu ?
— Veux-tu sauter en l'air avec la roulotte ? Si c'est ce que tu veux, dis-le-moi donc ……
Impressionné, Tangua mit pied à terre et demanda :
— Pourquoi le chef blanc me parle-t-il sur ce ton ?
— Je tenais simplement à t'avertir de la mort qui t'attend si tu ne m'obéis pas.
— La mort est sur cette roulotte ?
— Bien sûr. N'as-tu jamais entendu parler de la poudre que nous utilisons pour faire sauter les rochers qui empêchent de construire la route pour le cheval de feu ?
— Oui et alors ?
— La poudre est dans la roulotte et si elle est touchée par quelqu'un qui ne sait pas la manier, il est immédiatement réduit en mille petits morceaux.
— Tu me fais peur. Je vais avertir mes guerriers de s'éloigner de la voiture de la mort.
— Fais-le tout de suite. Tu vois dans quelle considération je te tiens. Nous devrions maintenant nous saluer et fumer ensemble le calumet de la paix.
— Mais tu l'as déjà fumé avec Bao.
— Moi et mon camarade, mais pas les autres.
— Pourquoi devrions-nous fumer encore une fois le calumet puisque nous sommes déjà frères ?
— Comme tu voudras. Mais si tu refuses, ne t'étonne pas si nous refuserons de t'aider dans ta bataille contre les Apaches.
— Je n'ai pas besoin de votre aide,
— Vraiment ? Tu ne sais même pas d'où ils viendront et où tu pourras les rencontrer.
— Je le saurai.
— Comment ?
— J'ai mes explorateurs qui sont chargés de m'obtenir les renseignements.
— Tu n'auras pas recours à cette solution car tu es trop intelligent pour ne pas comprendre que les Apaches découvriraient les traces de ces explorateurs et qu'ils se mettraient sur leurs gardes. En suivant notre plan, tu arriverais à ton but avec une fatigue beaucoup moindre.
Tangua réfléchit un moment et dit :
— Bien j'en parlerai à mes guerriers.
Tangua s'éloigna pour conférer avec ses hommes. Les guerriers Kiowas levèrent le siège de notre campement et le chef revint avec un visage beaucoup plus détendu.
— Mes hommes sont d'accord pour que je fume avec mon frère Sam le calumet de la paix. Cela vaudra mieux pour nous tous.
Ainsi fut scellée notre alliance avec les Kiowas. Nous pouvions maintenant respirer plus librement pour quelques heures.
Sam mit au point le plan de guerre avec Tangua et vint nous faire part des décisions qui avaient été prises.
— Soyez tranquilles, nous dit Sam, personne ne nous fera de mal.
— Et si les Apaches nous tirent dessus ? demandai-je.
— Il n'en auront pas le temps.
— Comment faites-vous pour en être tellement sûr ?
— Ils seront tous pris et ligotés avant d'avoir le temps de se rendre compte de ce qui leur arrive.
— Comment nous y prendrons-nous ?
— Je partirai en reconnaissance pendant que les Kiowas seront bien cachés. Les Apaches avanceront en toute confiance et tout marchera selon nos plans.
— Et si les Apaches vous aperçoivent avant que vous ayez pu les voir ?
— Mes yeux sont petits, mais ils voient loin. Les Apaches arriveront en grand nombre, mais ils enverront en avant-garde des explorateurs que ne m'échapperont pas. Dés que je les verrai, je vous

ferai signe. Vous feindrez l'indifférence quand ils s'approcheront.
Mais ils verront bien les Kiowas. Non les Kiowas seront bien cachés et ne sortiront qu'au moment décisif.
— Les choses changent puisque c'est ainsi, mais les Apaches pourraient tuer quelques-uns des nôtres.
— Personne ne vous a-t-il jamais enseigné, Monsieur, que pour éviter d'être pris, il suffit de savoir s'échapper à temps ?
— Nous devrons donc nous mettre en sûreté ?
— Evidemment !
— Et comment ?
— Nous allumerons un feu de camp afin que les Apaches puissent bien nous voir. Tant qu'il brûlera, les Kiowas resteront bien cachés Puis vous laisserez mourir le feu et à la tombée de la nuit, il s'éteindra et vous courrez vous mettre à l'abri. Lorsque les Apaches attaqueront, certains de nous surprendre, ils ne trouveront personne. Ils rallumeront le feu pour se mettre à notre recherche et les Kiowas leur tomberont dessus.
— C'est à ce moment que nous interviendrons ? demandai-je ?
— Oui, c'est à ce moment que nous libérerons Winneton et son père.
— Et les autres ?
— Nous verrons en temps opportun.
— Il ne nous reste donc plus qu'à attendre, dis-je.

Le vent changea de direction et se mit à souffler avec violence, l'air devint très froid.

Sam regarda le ciel et dit :
— Si je ne me trompe, il y aura maintenant quelque chose d'assez exceptionnel pour ces lieux.
— Quoi donc ? demandai-je.
— Il va pleuvoir et ce sera tant mieux pour nous.
— Pourquoi ?
— Réfléchissez donc un petit peu…..
— Je ne vois pas......
— Regardez donc l'herbe autour de vous. Elle est pleine d'empreintes qui pourraient faire comprendre aux Apaches qu'il y a maintenant dans les alentours des hommes et des bêtes dont ils ignorent la présence. La pluie va effacer toutes ces traces et redresser l'herbe.

Les cataractes du ciel s'ouvrirent vers midi. De mémoire d'homme il n'avait jamais plu avec autant de violence dans cette prairie. Les éclaireurs qui étaient allés reconnaître les lieux de l'embuscade revinrent trempés jusqu'aux os.

J'étais la proie d'une grande anxiété ? J'avais hâte de voir arriver le moment décisif. Sam qui se rendait compte de mon sentiment me dit :
— Je crois que la „fête“ est pour ce soir.
— Si tôt ?
— Oui.
— Tant mieux ! répondis-je.
— Vous avez hâte d'en finir ? Moi aussi, et je suis convaincu que tout marchera très bien.
— Qu'avez-vous vu et entendu au cours de votre exploration ?
— Les Apaches veulent tous nous mettre à mort et ils sont en train d'étudier les supplices qu'ils vont nous infliger.

Sam rit sous cape et poursuivit :
— Les Apaches occupent tous les alentours. Comme je le prévoyais, les Apaches veulent envoyer contre les Kiowas le gros de leurs forces. Contre nous, ils n'enverront que les deux grands chefs et un groupe de guerriers choisis.
— Où est concentré le gros de leurs forces ?
— Je n'ai pas pu le savoir, mais cela m'est bien égal.

Le cri de l'aigle répété trois fois, déchira l'air.
— Avez-vous entendu, demanda Sam ? Ce sont les sentinelles Kiowas qui nous avertissent que les Apaches approchent. Allons voir.

Je suivis Sam qui m'entraîna à travers les buissons où nous ramassions des branchages tout en cherchant à voir où se cachaient les Indiens. Nous ramassâmes un gros fagot, mais ne réussîmes pas à apercevoir un seul Peau Rouge.
— Il faudra, dit Sam en désignant le fagot, laisser ce bois aux Apaches pour leur permettre de rallumer le feu.

A la tombée de la nuit, après un copieux dîner, Sam partit encore en reconnaissance. A son retour, il nous dit tout bas.
— Deux espions sont en train de s'approcher un de chaque côté de la rivière.

Il était clair que l'ennemi s'apprêtait à nous attaquer des deux côtés à la fois. Sam haussa volontairement la voix de façon à ne pas donner aux hommes qui nous épiaient le soupçon que nous étions au courant de leur présence. Nous ne pouvions ni voir ni entendre les espions, mais nous savions que dès qu'ils auraient quitté les lieux, les hordes Apaches pourraient tomber sur nous d'un moment à l'autre. Pour bien nous assurer que les guetteurs étaient partis, Sam et moi nous enfonçâmes à nouveau dans les buissons. Nous n'y trouvâmes personne.

Alors Sam porta les mains à la bouche et imita le coassement de la grenouille, c'était le signal d'appel des Kiowas qui accoururent silencieux prêts au combat. Mon ami gagna son poste d'observation.
— L'ennemi, dit-il, avance des deux côtés comme je l'avais prévu. Ne mettez plus de bois sur le feu. Il faut le laisser s'éteindre pour contraindre les Apaches à le rallumer. La flamme s'éteignit lentement et le campement tomba dans l'obscurité totale.

Je pris mon fusil et rejoignit les Kiowas qui attendaient comme des fauves le cri de guerre de l'ennemi. Il éclata soudain, subit et terrible comme les hurlements de mille diables sortis de l'enfer.

Le silence se rétablit et on entendit la voix d'Inciu Ciuna qui ordonnait :
— Rallumez le feu !

La flamme ne tarda pas à rééclairer le campement qui sembla absolument désert aux Apaches. Mais Winneton très prudent se rendait compte que les Apaches en pleine lumière pouvaient devenir une cible de choix pour un ennemi embusqué, cria à ses hommes :
— Éloignez-vous du feu.

Winneton chercha lui même à s'éloigner de la flamme, mais en quelques secondes, je fus près de lui et il me vit soudain face à face. Sa main chercha son couteau, mais j'eus le réflexe plus prompt et l'abattis au sol d'un violent coup de poing.

Entre-temps, Sam et Dick avaient maîtrisé Inciu Ciuna.

La lutte entre les deux tribus indiennes fut brève, mais sanglante. Elle ne dura qu'une dizaine de minutes, mais il y avait quand même sur le terrain beaucoup de morts et de blessés. Tangua donna l'ordre à ses hommes de ligoter les prisonniers aux arbres et les Kiowas de nature très cruelle exécutèrent cet ordre avec empressement prenant bien soin de lier les chefs plus solidement que les hommes.

La libération de Winneton et de son père s'annonçait d'autre part d'autant plus ardue que Sam et moi n'avions pas communiqué à Tangua notre intention de rendre la liberté aux deux chefs.

Nous décidâmes d'attendre le milieu de là nuit pour dénouer les liens de deux guerriers. Sam me contraignit ainsi que Dick et Will à prendre un peu de repos, mais refusa de s'assoupir.

Quand nous nous réveillâmes, le feu était presque éteint. Sam me murmura :
— Nous sommes quatre, mais je pense que deux hommes suffiront à libérer Winneton et son père.
— Je serai l'un des deux, dis-je résolument.
— Faites bien attention, dit Sam, c'est une entreprise dangereuse dans laquelle vous pourriez perdre la vie.
— Je le sais bien.

— Mais……
— Je prendrai mes risques.
— Vous êtes un brave, mais il y a autre chose, la réussite du coup dépend de l'habileté des hommes qui vont l'exécuter.
— Et alors ?
— Alors il faudra que vous renonciez à participer à l'opération.
— Jamais de la vie.
— Soyez raisonnable, laissez-moi aller avec Dick.
— Non.
— Vous verrez, que je m'acquitterai très bien de ma mission.
— Mais vous manquez encore d'expérience et d'adresse.
— Voulez-vous une preuve du contraire ? demandai-je.
— Quelle preuve ?
— Je vais aller voir où dort Tangua.
— Non n'y allez pas.
— Je dois le savoir.
— Très bien, je vais voir moi.
— Non, c'est moi qui irai, dis-je et si la chose me réussit vous me laisserez m'occuper de la libération de Winneton et de son père. Si les Kiowas s'aperçoivent de ma manœuvre je saurai comment me justifier.
— D'accord, mais faites bien attention, il y a beaucoup de Kiowas qui ne dorment pas encore.

Je m'éloignai sans bruit, mais, loin de chercher à trouver le lieu où dormait Tangua, je me dirigeai vers les arbres auxquels étaient ligotés Winneton et Inciu Ciuna. Ils se trouvaient sur la gauche de notre campement. A quelques pas d'eux un guerrier Kiowas montait la garde. Je réfléchis pendant près d'une heure aux données de la situation puis je passai soudain à l'action. Je réussis en rampant dans la nuit à échapper à la surveillance de la sentinelle et à sectionner les liens qui nouaient les jambes de Winneton. Pour trancher les liens des bras, il fallait que je me lève. Quelques pierres lancées dans le buisson suffirent à détourner l'attention du gardien pendant que je coupais ces liens. J'eus soin de couper à Winneton une touffe de cheveux pour avoir la preuve que c'était moi qui l'avais libéré. Je réussis avec la même technique à libérer Inciu Cinua. Les deux chefs Apaches se tenaient debout devant les arbres auxquels ils avaient été ligotés sans chercher à fuir.

Je revins auprès de Sam et de ses camarades qui m'attendaient en proie à une vive inquiétude.
— Nous étions très inquiets, dit Sam, votre absence a duré prés de deux heures.
— Il m'a fallu une demi-heure pour arriver sur les lieux, une heure pour accomplir ma mission et une demi-heure pour revenir ici.
— Mais pourquoi êtes-vous resté si longtemps sur place ?
— Pour bien m'assurer que Tangua dormait. Il m'a fallu l'observer pendant une heure pour avoir la certitude……
— C'est un comble, dit Sam, ce greenhom a eu besoin d'une heure pour constater qu'un type dormait.
— Je suis peut-être un greenhom, mais je me suis bien acquitté de ma besogne.

Winneton et son père debout devant les arbres où j'avais tranché leurs liens n'avaient pas bougé d'un pas, ne sachant pas quelles étaient nos intentions. A un moment donné, la sentinelle fatiguée s'assoupit à son poste et les deux chefs Apaches comprirent qu'ils pouvaient s'éloigner. J'avais suivi la scène de loin tout en poursuivant ma conversation avec Sam qui disait :
— Vous avez observé pendant une heure le sommeil de Tangua…..
— Oui et maintenant que j'ai réussi dans mon test, je veux aller libérer les deux chefs.
— Croyez-vous que cela soit facile ? Ne voyez-vous pas qu'ils sont sous la surveillance d'un gardien ?

Ce disant Sam leva la tête vers les arbres où Winneton et son père avaient été ligotés et

s'aperçut qu'ils avaient disparu.
— Mon Dieu, dit Sam, que se passe-t-il ?

Au même instant la sentinelle se rendit compte elle aussi que les prisonniers qui lui avaient été confiés n'étaient plus à leur place. Ses cris ameutèrent tout le campement et en un instant, tous les Blancs et tous les Kiowas accoururent. J'accourus aussi, feignant la plus vive surprise. Deux cents guerriers rouges étaient massés sur les lieux et leurs grimaces me firent comprendre qu'un sort terrible m'attendrait si j étais découvert.

Une centaine de Kiowas partit à la recherche des fugitifs. Tangua furieux, égorgea le pauvre gardien de ses mains. Les Blancs retournèrent au campement discourant avec agitation de la disparition des chefs Apaches mais je gardai mon secret.


PETER
VII — 3


PETER
VII — 4

CHAPITRE IV

A l'aube, les Kiowas étaient encore absorbés par la recherche de Winneton et de son père. Les guerriers suivirent les traces des deux chefs et arrivèrent sur les lieux où les Apaches avaient attaché leurs chevaux avant de chercher à nous surprendre. Inciu Ciuna et Winneton étaient repartis sur leurs montures, mais les autres bêtes étaient restées sur place.

Nous étions maintenant préoccupés par le sort qui attendait les guerriers Apaches qui étaient nos prisonniers et j'étais bien résolu à faire n'importe quoi pour éviter qu'on les tuât. Je fis part de ma détermination à Sam qui me répondit :

— Que voulez-- vous que nous fassions ? Nous sommes quatre et les Kiowas sont plus de 200.

— Il ne sera pas nécessaire d'avoir recours à la force.

— Que devrons-nous donc faire ?

— Nous aurons recours à la ruse qui donne toujours de meilleurs résultats que la force.

— Je ne vois pas quelle ruse nous pourrons employer dans cette situation.

— J'agirai tout seul si vous ne voulez pas m'accorder votre aide.

— Pour l'amour du ciel, ne faites pas de bêtises. Je ferai ce que je pourrai pour les prisonniers, mais il ne faut pas non plus se cogner la tête contre les murs.

— Je ne prétends pas exiger de vous l'impossible. D'ailleurs, ne connaissant pas encore les intentions de Kiowas, je ne sais pas encore ce que nous pourrons faire.

— Il s'agit de savoir ce que nous ferons si Tangua ordonne le meurtre des Apaches.

— Nous ne le permettrons pas.

— Comment empêcherez-vous ce massacre s'il est ordonné ?

— J'irais jusqu'à mettre un couteau sur la gorge de Tangua et vous verrez qu'il deviendra plus docile.

— Vous avez de ces idées ! dit Sam. Je vous crois en effet capable de le faire.,

— Vous pouvez être certain que je le ferai.

— Il est vrai que même un greenhom peut parfois avoir de bonnes idées.

Bancroft interrompit la discussion pour me demander de rependre le travail et je lui obéis sachant qu'il fallait achever notre besogne avant l'arrivée du gros des guerriers Apaches. Nous travaillâmes sans interruption jusqu'à midi.

Au cours du repas, Sam me dit :

— J'ai l'impression qu'un mauvais moment se prépare pour les Mescaleros.

— Qu'avez-vous appris ?

— Je crois qu'on va les soumettre à la torture et que cela ne va pas tarder.

— Nous ne permettrons pas cela, où est Tangua ?

— Il est avec ses guerriers.

— Nous devons nous arranger pour l'attirer ici.

— Comment comptez-vous faire ?

— Allez lui dire que j'ai besoin de lui parler, mais qu'il ne m'est pas possible de m'éloigner de mon travail.

— Et si ses guerriers l'accompagnent ici ?

— Vous vous en occuperez, moi je m'occuperai de Tangua.

— J'ai l'impression que cette idée n'est pas très sage, mais puisque nous n'en avons pas d'autres…..

Je me remis au travail. A un moment donné. Stone me dit :

— Voilà trois Peaux-Rouges qui arrivent, Tangua et deux de ses chefs.

Un pour chacun de nous, répondis-je, mais ayez l'œil bien ouvert si vous ne voulez pas y passer. Attendez, j'avance le premier.

Je m'approchai à pas lents de Tangua suivi de Stone et de Parker. Le chef Kiowa me dit d'un ton brusque :

— Pourquoi le chef blanc m'a-t-il fait venir ? A-t-il oublié que je suis un chef ? Parle vite car je n'ai pas de temps à perdre.

— Qu'as-tu donc de si important à faire ?

— Je veux entendre les hurlements des chiens Apaches.

— Quand dois-tu les entendre ?

— Dans quelques instants.

— Pourquoi si vite ? Pourquoi ne les emmènes-tu pas dans ton village pour les montrer à vos femmes et à vos enfants ?

— Nous l'aurions fait si nous ne devions pas conduire à bonne fin l'entreprise guerrière que nous venons de commencer. Voilà pourquoi, ils doivent mourir aujourd'hui même.

— Je te prie de ne pas le faire, dis-je à Tangua.

— Tu n'as pas à me prier.

— Je te demande un grand plaisir.

— Je ne fais pas de plaisirs aux visages pâles.

— Tu n'as pas le droit de torturer ces hommes. Nous t'avons aidé à les faire prisonniers et nous avons sur eux les mêmes droits que toi. Et je tiens à ce que ces hommes demeurent en vie.

— Je me moque de tes désirs.

Tangua cracha à mes pieds et me tourna le dos. Je lui assénai sur le crâne un tel coup qu'il roula à terre, mais sa tête était dure et il tenta de se relever. Un second coup l'étendît pour de bon au sol et je me précipitai à la rescousse de mes amis. Un des Indiens qui avait accompagné Tangua réussit à prendre la fuite.

— Pourquoi avez-vous laissé échapper cet homme ? demandai-je à Sam.

— Par mégarde, répondit Sam, Dick et moi sommes tombés sur le même homme et l'autre brigand a profité de ces quelques secondes d'inattention pour prendre la fuite.

— Cela signifie, dit Parker, que la rigolade recommencera dans quelques minutes. Les Indiens arriveront d'une minute à l'autre.

Tangua fut ligoté à un arbre et Bancroft et ses hommes arrivèrent sur les lieux.

— Qu'avez-vous fait ? demanda l'ingénieur au comble de l'excitation, maintenant ils nous tueront tous !

Les Kiowas affluaient de tous côtés bien décidés à nous faire un mauvais sort. Ils s'arrêtèrent en poussant des cris d'épouvantés lorsqu'ils s'aperçurent que mon couteau était posé sur la gorge de leur chef. Sam s'approcha de la horde des Peaux-Rouges et leur tint un long discours dans leur langue. Alors un chef s'avança avec beaucoup de dignité et Sam lui dit en lui montrant les prisonniers.

— Tu vois ces hommes à toi sont en notre pouvoir.

— Ces hommes ont encore en vie, dit le chef courroucé, mais Tangua semble mort.

— II n'est pas mort, il est seulement étourdi. Assieds-toi là et nous reprendrons la discussion quand ton chef aura retrouvé ses esprits.

Tangua ouvrit les yeux nous dévisagea un à un cherchant à se rappeler ce qui était arrivé et dit :

— C'est Old Shatterhand qui m'a frappé, mais qui est-ce qui m'a ligoté ?

— Je t'ai aussi ligoté répondis-je,

— Je te donne l'ordre de me délier,

— Un instant. Tout à l'heure, tu as refusé de m'écouter et maintenant j'en fais autant.

Tangua au comble de la fureur, hurla :

— Si tu refuses d'obéir, mes hommes vous tueront tous !
— Ecoute-moi bien, dis-je, si un seul de tes hommes, lève la main, ce couteau pénétrera dans ta poitrine jusqu'au cœur sans la moindre hésitation.

Tangua parut se calmer et dit :
— Que veux-tu de moi ?
— Rien de plus que ce que je t'ai demandé tout à l'heure,
— C'est-à-dire……
— Tu dois renoncer à torturer les Apaches.

Tangua fut sur le point de retomber dans la fureur, mais il se domina et me dit :
— Ton désir sera exaucé, mais si tu accepte la proposition que je vais te faire, je ferai encore mieux.
— Que proposes-tu ?
— Un combat singulier entre toi et l'un de mes guerriers, pour la vie ou la mort.
— Quelle serait l'arme ?
— Le couteau. Si tu es vainqueur, les Apaches resteront en vie, mais si mon guerrier te tue, les Apaches mourront aussi.

Je savais à quoi je m'exposais et je sentais que Tangua avait une idée derrière la tête, mais je ne pouvais plus faire marche arrière.
— D'accord, dis-je, nous fumerons le calumet du combat et le duel commencera tout de suite après.

Tous les détails du duel furent mis au point. Les hommes tracèrent sur la prairie deux cercles égaux et tangents en forme de huit, un cercle pour chacun des combattants qui n'aurait pas le droit de sortir du sien au cours du combat. Tangua fut délié et nous fumâmes ensemble le calumet du duel.

On libéra aussi les autres prisonniers et les guerriers Kiowas formèrent autour du terrain de combat un arc de trois quarts de cercle et le dernier arc de la circonférence fut renfermé avec les Blancs du campement.

De la cohorte des Peaux-Rouges, se détacha un géant qui se débarrassa de toutes ses armes, mais garda à la main son couteau.

Tangua conduisit le géant au milieu du cercle qui lui était réservé et le présenta :
Voici Metran Arav[13], le Couteau Foudroyant, le plus fort de nos guerriers le Kiowa invincible qui luttera contre l'homme blanc.
— Diable, dit Sam ce ne vous sera pas facile de venir à bout de ce mastodonte.
— Je vous crois, dis-je.
— Vous n'avez qu'une seule chance de le vaincre.
— Laquelle ?
— Portez-lui immédiatement un bon coup. Si la lutte se prolonge vous serez perdu.

J'empoignai mon couteau et gagnai le centre du cercle qui m'avait été assigné. Du centre de l'autre branche du huit de l'arène, Couteau Foudroyant me lança un regard lourd de mépris et me dit :
— Tu trembles de peur, visage pâle !

J'avais le soleil dans le dos alors que mon adversaire l'avait dans les yeux.
— Voyez, lança le géant à ses camarades, mon couteau va le mettre en pièces.

Ces bravades sont habituelles aux Peaux-Rouges et j'aurais été considéré le dernier des lâches si je n'avais pas répondu immédiatement sur le même ton.
— Tu es un fort en gueule, dis-je à mon adversaire, mais j'attends ton assaut, toi qui n'as pas peur.
— Moi avoir peur ? Je vais te tuer d'un seul coup.
— Mon premier coup t'enverra en pâture aux chacals. Viens donc sur mon couteau.

Je compris que le géant allait essayer de me frapper au ventre et j'attendis un coup dirigé du bas vers le haut. Nous étions si près l'un de l'autre qu'il suffisait à chacun de nous de se baisser

[13] Dans le roman de Karl May : Metan-Akwa

pour toucher l'adversaire. Il était possible de prévoir la manière dont l'adversaire allait essayer de porter le coup, mais il était difficile de prévoir le moment où le coup serait donné.

Je vis l'amorce du coup du géant je l'évitai d'un bond agile et d'un coup rapide comme l'éclair, je blessai l'Indien au bras.

— Chien blanc ! hurla-t-il, en laissant tomber son arme.

J'enfonçai alors mon poignard dans la poitrine du Kiowa. Qui tomba au sol raide mort, perdant son sang par l'énorme blessure.

Les guerriers hurlaient comme des possédés. Tangua s'approcha en silence, examina le cadavre de mon adversaire et me contempla terrifié.

II chercha à s'éloigner.

— J'ai tué ton champion, dis-je au chef indien.

— Tu as gagné.

— Tu devras donc tenir ta parole.

— Quelle parole ?

— Tu dois renoncer à tuer les Apaches.

— Je ne les tuerai pas.

— Quand vas-tu les libérer.

— Quand le moment viendra.

— Il est venu puisque j'ai gagné mon duel.

— J'ai promis de libérer des Apaches si tu gagnais ton combat, mais je n'ai pas précisé le moment de cette libération. Je fixerai moi-même le moment de celle-ci et ce ne sera pas ma faute si les Apaches meurent de soif et de faim avant d'être libérés.

— Traître.

— Si tu dis encore un seul mot……

— Sale menteur, je vais t'assommer.

— Tangua sortit son couteau et me dit.

— Si tu approches, tu es un homme mort.

— Ton géant avait dit la même chose. Le sort des Apaches est entre mes mains et gare à vous tous, si vous leur faites le moindre mal.

Je revins vers Sam qui n'avait pas très bien compris ce que je venais de dire à Tangua.

— Vous avez sauvé les Apaches, me dit Sam en m'embrassant.

— Pas encore, répondis-je.

Je racontai à Sam mon dialogue avec Tangua. Pendant que nous discourions de ce qu'il y aurait lieu de faire, le cri de guerre des Apaches déchira de nouveau l'air. Les Mescaleros étaient soudain revenus à l'attaque avec des forces considérablement supérieures à celles de la première fois.

Nous fumes rapidement encerclés et l'ingénieur Bancroft et quelques-uns de ses hommes qui avaient essayé de résister furent tués sur le champ.

Nous abattîmes plusieurs guerriers, mais la situation devenant rapidement désespérée, nous courûmes nous réfugier dans les buissons.

Inciu Cinua se lança à ma poursuite en hurlant des insultes à mon adresse. Il me rejoignit et sans écouter les explications que j'essayais de lui donner, il chercha à m'enfoncer son poignard dans la poitrine ? J'évitai sa lame et l'envoyai rouler à terre d'un puissant coup de tête au ventre.

Un cri de joie retentit derrière moi, c'était Tangua qui avait assisté à la scène.

— Vous avez descendu le grand chef des Apaches, dit Tangua, sa chevelure sera à moi.

— Cet homme est à moi, dis-je en éloignant d'une main le chef des Kiowas.

— Ecarte-toi de là je n'ai pas de permission à te demander. Tangua me blessa à la main, mais je l'envoyai rouler à terre d'un vigoureux coup de pied. Je me penchai pour examiner les corps d'Inciu Ciuna, mais un léger bruit me fit tourner la tête et je vis Winneton qui s'apprêtait à m'enfoncer son couteau dans le dos. La lame m'atteignit à une épaule légèrement, mais

m'interdisant tout de même l'usage d'un bras. Avec le bras demeuré valide, je saisis la main de Winneton qui tenait le couteau et la tordis si fort qu'il dut lâcher son arme, mais pendant la lutte, la lame m'égratigna à une joue et sa pointe m'érafla la langue. Je pus étendre Winneton sur l'herbe, mais je perdis moi aussi connaissance.

Quand je rouvris les yeux le soir venu, j'avais de fortes douleurs dans tout le corps, surtout à l'épaule et à la tête. Je gémissais.

— Il bouge, il bouge Dieu merci, dit la voix de Sam.

Je levai les yeux et vis autour de Sam, de nombreux Kiowas liés aux arbres. Le chef Tangua était lui-même ligoté.

Cinq cents Apaches occupaient le campement. On m'avait lié les mains et les pieds comme à Sam, Stone et Parker mais la main gauche de Sam avait été laissée libre afin de lui permettre de me soigner.

J'essayai de parler, mais le sang s'échappait de ma bouche. Sam me fit signe de me taire, mais je parvins quand même à articuler.

Lette…… Inciu Ciuna…… coup de couteau à la bouche, grand coup de tête.

— Vous êtes blessé à la langue, me dit Sam. Votre état est dangereux et on ne peut pas vous panser.

Je retombai dans un sommeil agité.

A mon réveil je me retrouvai étendu dans un hamac. Je ne voyais que deux chevaux à mes côtés. J'avais encore beaucoup de fièvre, ma bouche était enflée et recouverte de sang coagulé.

J'avais soif et voulais demander de l'eau, mais pas un mot ne sortait de ma bouche. De nouveau, je perdis connaissance. Dans mon délire, j'entendais la voix de Sam qui m'appelait.

Mon calvaire dura plusieurs jours. Je pus enfin rouvrir les yeux et portant la main sur mon front, je m'assurai que ma température était redevenue normale.

— Hurrah ! s'exclama Sam, il renaît. Il bouge…….

Sam se pencha vers moi et me demanda :

— Me voyez-vous ?

Je ne pouvais pas encore parler, mais je fis signe de la tête que je le voyais.

Dick et Will avaient les larmes aux yeux.

— Avez-vous faim ? Voulez-vous manger quelque chose ? demanda Sam.

Je fis signe que non.

— Savez-vous depuis combien de temps vous êtes dans cet état ?

— Hm……Hmm……

— Depuis trois semaines. Les Apaches voulaient vous ensevelir. Mais j'ai tellement supplié Winneton qu'il a promis qu'il ne vous ferait pas enterrer avant que la putréfaction ne soit dans un état avancé. Je vais appeler Winneton.

Le jeune chef Apache que Sam avait conduit près de moi lui demanda :

— Ton ami s'est donc réveillé ?

— Oui dit Sam.

— C'est un vrai miracle.

— En effet……

— Un miracle inutile puisqu'il doit mourir.

— Mais pourquoi ? C'est le meilleur ami des Apaches.

— Ce n'est pas vrai, il m'a jeté deux fois à terre.

— La première fois, c'était pour te sauver des Kiowas, la deuxième fois, il ne faisait que se défendre.

— Tout ce que tu me dis, ce n'est que des mensonges que tu inventes pour essayer d'échapper à la torture. Je sais que vous êtes les pires ennemis des Apaches et ton ami qui me plaisait parce qu'il avait l'air sincère et loyal, est lui aussi un voleur de terres. Il nous a tendu une embuscade et à deux reprises il m'a abreuvé de coups de poings.

A ce moment, je rouvris les yeux.

— Il a rouvert les yeux, dit mon ami.

Winneton me fixa longuement et me demanda :

— Peux-tu parler ?

— Je fis signe que non.

Sois sincère, me dit Winneton. Lorsqu'on est si près de mourir, ce n'est plus la peine de dire des mensonges. As-tu réellement essayé de me sauver ? Je fis signe que oui.

Le chef Apache me regarda avec mépris et me dit :

— Quelle honte ! Tu continues à mentir jusqu'au seuil de la mort. Si tu avais reconnu la vérité, je t'aurais épargné, mais puisque tu continues à mentir, tu mourras. Mais, nous te guérirons d'abord……

Je refermai encore une fois mes yeux qu'il m'était impossible de garder plus longtemps ouverts.

— Ah, si je pouvais m'expliquer ! me disais-je.

J'entendis à nouveau la voix de Sam qui disait :

— Mais nous t'avons prouvé notre amitié. C'est pour empêcher les Kiowas de torturer les Apaches que mon ami a lutté contre Couteau Foudroyant et l'a tué.

— Encore un mensonge. Tangua affirme que Couteau Foudroyant a été tué par nos guerriers. Notre tribu n'aime pas le sang. Nous ne tuerons pas tous les Kiowas, mais il faudra qu'ils nous paient les dommages qu'ils nous ont infligés. Rattler mourra parce qu'il a tué Père Blanc. Nous étions prêts à vous pardonner, mais vos mensonges vous coûteront la vie. Le malade n'a plus besoin de vos soins, Sam, et vous ne le reverrez que le jour de votre mort.

Je retombai encore dans un profond sommeil et à mon réveil, je me sentais beaucoup mieux. Je pouvais enfin bouger la langue et je portai un doigt à la bouche pour gratter le sang coagulé. Je me trouvais dans une chambre au plancher pavé de pierres et le lit sur lequel j'étais étendu était dans un angle sombre. On avait étendu sur moi une belle couverture indienne et j'aperçus plusieurs peaux d'ours amoncelées dans un coin.

Deux femmes indiennes étaient assises près de la porte, une vieille toute ratatinée et une très belle jeune fille dont le visage avait une ressemblance frappante avec celui de Winneton. Elle avait de grands yeux noirs, profonds et doux comme le velours. Les deux femmes brodaient.

Voyant que j'essayais de me redresser, la jeune fille avança vers mon lit et me demanda :

— Tu t'es réveillé ? Tu désires quelque chose ?

J'ouvris la bouche et constatai avec joie que je pouvais enfin parler de nouveau.

— Comment t'appelles-tu ? demandai-je.

Je m'appelle Scioci[14] et je suis la sœur de Winneton. Mon frère t'a confié à mes soins.

— J'avais compris que tu étais sa sœur, tu lui ressembles tant.

— Je sais que tu as essayé de tuer Winneton. Veux-tu boire ?

— Je vais essayer……

Scioci sortit et revint avec une tasse d'eau. J'avalai quelques gorgées, mais le liquide raviva ma douleur.

La jeune fille me révéla que j'étais détenu au quartier général des Mescaleros à Rio Pecos et que mes amis étaient également prisonniers dans l'attente de leur exécution. Je ne décelai aucune pitié dans les yeux ou dans la voix de Scioci.

— Winneton viendra ici ? lui demandai-je.

— Non.

— Je dois lui parler.

— Lui n'a rien à te dire.

— Je dois lui dire des choses très importantes.

— Il ne viendra pas, mais si tu veux, je pourrai lui transmettre ton message.

— Non j'ai ma dignité et je ne peux parler à un intermédiaire.

---

[14] Dans le roman de Karl May : Nscho-tschi.

— Comme tu voudras.

Scioci sortit après m'avoir remis un sifflet avec lequel j'aurais pu la rappeler en cas de nécessité.

Après une heure de repos, je sifflai. La vieille accourut et je lui fis comprendre que j'avais faim. Sioci m'apporta un peu de nourriture, mais elle dut m'aider à manger, comme pour un enfant. La jeune fille se rendit compte du mal que j'avais à avaler et me dit :

— Tu es vraiment fort. Quel dommage que tu sois un menteur.

— Je n'ai jamais menti, répondis-je et je vais te le prouver.

— Je voudrais bien te croire.

Scioci sortit et je me mis à chercher fébrilement la petite boîte de laiton sur laquelle tenaient tous mes espoirs, la boîte où j'avais mis la touffe de cheveux arrachée à Winneton le soir où j'avais défait ses liens. Je retrouvai l'étui dans une poche.

Lorsque la jeune fille revint le soit pour m'apporter encore un peu de nourriture, elle m'avoua être convaincue que l'heure de ma mort et de celle de mes camarades était proche.

— N'y pense pas, dis-je à Scioci, tes guerriers ne me tueront point.

— Ils te tueront le Conseil de Vieux à déjà décidé.

— Les chefs changeront d'avis quand ils sauront enfin que je suis innocent.

— Personne ne te croira.

— J'ai une preuve.

— Je serais si heureuse que cela soit vrai. Dis-moi ce qu'est cette preuve et j'en parlerai à Winneton.

— Qu'il vienne ici et je lui parlerai.

— Il ne viendra pas……

— Alors il ne saura rien. Je n'ai pas l'habitude de mentir. Je n'ai pas non plus celle de mendier l'amitié de qui que ce soit.

— J'aurais été si heureuse de pouvoir t'apporter le pardon de mon frère, mais ce n'est pas comme ceci que tu l'obtiendras.

— Je ne demande pas son pardon, il n'a rien à me pardonner. Si tu vois Sam, dis-lui que nous serons libres dès que je serai guéri.

— N'espère pas trop……

— Je suis sûr de ce que je dis,

A partir de ce jour, mon état de santé s'améliora rapidement. Scioci était toujours courtoise et empressée. Elle n'avait aucune faiblesse pour son prisonnier, mais en regardant bien au fond de ses grands yeux noirs je voyais qu'elle éprouvait pour moi une grande pitié.

Un jour qu'elle m'apportait mon déjeuner, je vis que ses yeux étaient embués de larmes.

— Tu pleures Scioci, lui demandai-je ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Aujourd'hui……

— Que se passera-t-il aujourd'hui ?

— Les Kiowas seront libérés car leurs émissaires sont arrivés avec la rançon.

— Et c'est ce qui te rend si triste ?

— Le départ des Kiowas signifie qu'on vous liera au poteau des tortures, toi et tes amis.

La nouvelle me fit tressaillir, mais je réussis à dominer mon émotion. Je mangeai sans trahir mon tourment et lorsque j'eus terminé mon repas, Scioci me dit en me tendant la main.

|— C'est le moment des adieux. Tu es un guerrier, sois fort pendant la torture et efforce-toi de mourir en brave……

La jeune fille quitta précipitamment ma chambre. Il n'était pas question de fuir et je ne pouvais qu'attendre les événements étendu sur le lit. Vers midi, Winneton et quatre de ses guerriers entrèrent dans la chambre.

Le jeune chef ne demanda :
— Tu te souviens que je t'avais dit que le jour où nous nous reverrions serait le jour…..
— …… le jour de mon supplice.
— Ce jour est maintenant venu, lève-toi.
Je me levai et tendis tranquillement mes mains aux guerriers chargés de les lier. Je suivis les Apaches jusqu'à la rivière où attendait une imposante cohorte de Peaux-Rouges. Les Kiowas qui avaient payé la rançon de leur libération se mêlaient tranquillement aux Mescaleros. Je reconnus Inciu Ciuna et Tangua qui devisaient ensemble. Mes amis étaient déjà liés au poteau des tortures. On m'attacha également à un pieu. Nous étions si proches que nous pouvions nous parler.
— L'épreuve qui nous attend, dit Sam, n'est pas amusante. Je ne crois pas que nous pourrons la supporter. En général, personne ne sort vivant du supplice du bûcher. Je vois que vous allez mieux, comment va votre blessure ?
— Ni trop bien, ni trop mal. J'arrive maintenant à parler et j'espère que bientôt l'inflammation disparaîtra complètement.
— L'inflammation ne sera pas la seule à disparaître. Nous disparaîtrons tous et il ne restera bientôt de nous qu'un tas de cendres.
— J'ai encore des espoirs, dis-je.
— Vraiment.
— Bien sûr, je n'ai pas l'intention de rester lié a ce poteau. J'aurai bientôt à nager ce qui n'est pas possible avec les membres ligotés.
— Vous allez nager ? me demanda Sam, convaincu que ma raison avait sombré dans l'aventure que nous venions de vivre.
— Et qui vous a dit que vous allez nager ?
— Winneton me l'a dit tout à l'heure. Il s'agira d'un duel singulier très spécial où j'aurai une chance de vous sauver tous.
— Vous avez dû attraper un bon coup de soleil.
— Mais pas du tout, je me porte à merveille.
— Et vous nagez bien ?
— Très bien, la natation a toujours été mon passe-temps de prédilection.
Inciu Cinua demanda le silence et dit à haute voix :
— Que mes frères rouges écoutent ce que je vais leur dire. Les visages pâles sont les ennemis des rouges et ont tué le seul homme blanc qui fut jamais notre ami. Maintenant ils veulent voler nos terres. Ai-je dit vrai ?
Tous les guerriers indiens approuvèrent.
— Nous avons amené ici le corps de Père Blanc, reprit Inciu Ciuna, pour le conserver jusqu'au jour de la vengeance qui est maintenant arrivé. Père Blanc sera enseveli avec son assassin. Nous avons arrêté les guerriers blancs qui nous ont livrés aux Kiowas, mais ils nient les faits. D'autres tribus les auraient déjà condamnés à mort, mais nous sommes équitables et nous allons les interroger. Nous verrons ensuite ce qu'il y a lieu de faire.
Sam reprit espoir.
— Nous pourrons peut-être, me dit-il, prouver notre innocence.
Inciu Ciuna, Tangua et Winneton se consultèrent puis s'approchèrent de nous Inciu Ciuna s'adressa à Sam :
— Vous avez entendu ce que je viens de dire ? Maintenant répondez aux questions que je vais vous poser. Vous appartenez au groupe de Blancs qui arpentaient le terrain pour préparer un chemin pour le cheval de feu ?
— Oui, répondit Sam.
— Old Shatterhand a lui aussi mesuré le terrain ?
— Oui.
— Vous assuriez la protection de ces hommes ?

— Oui.
— Rattler était-il lui aussi avec vous ?
— Oui, mais Rattler……
— Contente-toi de répondre à mes questions.
— Bien.
— Quel est le châtiment qui attend un voleur de chevaux ?
— La mort.
— Qu'est-ce qui a une valeur plus grande : un cheval ou un territoire ?
— Un territoire......
— Vous vouliez voler tout le territoire des Apaches ?

Sam ne répondit pas.

— Réponds, hurla Inciu Ciuna, ou je te ferai fouetter.
— Fais-moi fouetter si tu en as envie, mais Sam n'est pas le type à parler s'il n'en a pas envie.

J'intervins dans la discussion :

— Parlez Sam, n'ayez pas peur.
— Bon, je parlerai.

Inciu Ciuna reprit son interrogatoire :

— Donc un territoire est plus précieux qu'un cheval ?
— Oui.
— Donc un voleur de territoire mérite plus que la mort.
— Oui.
— Cela nécessite donc une aggravation de votre châtiment. Si vous n'aviez été que de simples voleurs, on vous aurait fusillés, mais puisque vous êtes aussi des assassins, vous mourrez par la torture. Mais ce n'est pas encore tout : vous m'avez aussi livré aux Kiowas.
— Ce n'est pas vrai.
— Après avoir tué Père Blanc, vous nous avez suivis, vous avez appelé, les Kiowas à la rescousse et vous nous avez tendu un guet-apens. Qui a eu cette idée ?
— Moi, répondit Sam.
— Voilà donc une nouvelle raison pour te mettre à mort.
— Mon plan était…..
— Tu n'as aucune miséricorde à espérer.
— Nous ne demandons que justice.
— Tais-toi, chien. Mais puisque tu as parlé de justice, nous écouterons le témoignage de Tangua, le chef des Kiowas. Ces visages pâles sont-ils tes amis, Tangua ?
— Jamais dé la vie ! s'exclama Tangua tout heureux de pouvoir se venger de nous.
— Ont-ils jamais eu des égards pour les Apaches ?
— Aucun, répondit Tangua flegmatique.

L'impudence de Tangua me mit hors de moi.

— C'est un mensonge ! criai-je.
— Chien, me répondit Tangua, veux-tu que je te tue sur le champ ? Ce disant, Tangua fit mine de me frapper.
— N'as-tu pas honte, dis-je, de frapper un homme qui ne peut pas te défendre.

L'interrogatoire que nous sommes en train de subir n'est pas équitable. On ne nous laisse pas dire ce que nous voulons dire et nous en avons assez de cette mauvaise comédie. Torturez-nous donc, vous n'entendrez pas un seul gémissement !

Des murmures d'admiration s'élevèrent dans la foule des guerriers.

Je repris :

— Lorsque je vis pour la première fois Winneton et son père, mon cœur me dit qu'ils étaient des hommes justes, mais je vois maintenant que je me suis trompé. Ils préfèrent croire les discours d'un menteur plutôt que d'écouter la vérité.

— Je suis donc un menteur ? Hurla Tangua, je vais te briser les os. Tangua s'élança vers moi, mais Winneton l'arrêta.
— Que Tangua se calme, dit le jeune chef Apache, l'homme blanc a parlé avec beaucoup de courage. Nous devons écouter ce qu'il veut encore nous dire.
Je pus enfin fournir les explications qu'on m'avait jusqu'ici toujours empêché de donner. Tangua, écumant de rage, cherchait vainement à m'interrompre.
Le chef des Kiowas cria :
— Cet homme ment. Il m'a jeté à terre avec ses poings parce que je voulais l'empêcher de faire du mal.
— Mon poing est très fort, dis-je, et je ne l'emploie que quand je veux éviter de verser du sang. La prochaine fois que je me battrai avec toi, Tangua, j'emploierai d'autres moyens.
— Tu vas te battre avec moi ?
— Oui et plus tôt que tu ne le penses.
— Je voudrais bien, je t'écraserais…..
Inciu Ciuna intervint.
— L'homme blanc est bien audacieux s'il croit que nous allons le libérer.
Puis se tournant vers ses guerriers, le père de Winneton poursuivit :
— Ecoutez-moi. Nous avions décidé de tuer les hommes blancs, de les brûler et de les jeter à l'eau. Ce jeune homme a cependant dit des choses qui tendraient à prouver que leurs intentions n'étaient pas si mauvaises que nous le pensions. Nous annulons donc notre première décision et laissons le soin du jugement au Grand Esprit.
Inciu Ciuna s'interrompit et Sam en profita pour dire :
— C'est donc vrai qu'il y aura un duel, une sorte de Jugement de Dieu.
Le vieux chef Apache reprit :
— Le visage pâle nommé Shatterhand nous paraît être le plus brave des prisonniers. Par conséquent, le sort de tous les Blancs ici présents dépendra de lui. Mon fils et moi qui avons souffert dans notre honneur parce que nous avons été vaincus par lui devrions laver l'offense en nous battant contre lui. Mais étant le Grand chef, je le combattrai tout seul et reprendrai mon honneur. Inciu Ciuna s'étant tu, Sam dit :
— Félicitations, Grand Chef, vous allez mourir avant nous.
— Ne vous faites pas d'illusions. Les conditions de ces duels sont telles que les Blancs n'ont jamais beaucoup de chances de s'en tirer.
Le vieux chef Apache ordonna à ses hommes :
— Débarrassez Old Shatterhand de ses liens. Il entrera sans armes dans l'eau du Rio qu'il devra traverser à la nage. Je le suivrai dans l'eau avec ma hache. Il sera libre ainsi que ses camarades, s'il peut gagner vivant l'autre rive au point où vous voyez cet arbre…… Autrement nous fusillerons tous ses camarades.
Mes amis étaient tous très émotionnés.
— Faites bien attention, me dit Sam, cette fois vos poings ne vous seront pas d'une grande utilité.
— Et pourquoi ? Avec quoi pensez-vous qu'il compte me tuer ?
|— Avec sa hache, bien entendu. Les Indiens savent très bien comment tuer un homme avec cet instrument, même à grande distance.
— J'aurai une fois de plus recours à la ruse et je me tirerai d embarras.
— La ruse ne peut pas grand-chose contre les tomahawks.
— J'ai mon plan. Je feindrai de me noyer et au moment où vous croirez me voir aller au fond, nous serons tous sauvés.
On me débarrassa de mes liens et je dis à Inciu Ciuna :
— C'est pour moi un très grand honneur que d'affronter un Grand Chef. Malheureusement je ne suis qu'un piètre nageur. Je n'ai fait que quelques bains dans un ruisseau et je ne sais pas du tout comment m'y prendre pour traverser un fleuve. Votre victoire n'aura donc pas une grande valeur.

Le vieux chef me regarda avec perplexité, mais ne me répondit pas.
— Qui entrera le premier dans l'eau ? demandai-je.
— Toi.
— Et vous me suivrez ?
— Oui.
— A quel moment, m'attaquerez-vous ?
— Quand bon me semblera.
— Mais alors vous voulez ma mort, dis-je en simulant une profonde terreur. Et moi, est-ce que je pourrais vous tuer ?
— Il n'y aura qu'un seul survivant.
— Et si je surmonte mon épreuve, est-ce que vos guerriers ne vous vengeront pas ?
— Non. Si tu parviens à toucher l'arbre toi et tes camarades serez remis en liberté.

Je me débarrassai de mes bottes et de ma chemise.

Sam me cria :
— Ca va mal, Monsieur je le vois de votre visage.

Je ne pouvais pas répondre que je jouais la comédie, mais je n'étais pas inconscient de la difficulté de l'entreprise.

Scioci me fit de la main un dernier salut.

Inciu Cinua qui s'était lui aussi préparé à plonger m'ordonna.
— Allons saute dans l'eau.
— Puis je avoir une idée de la profondeur du fleuve ? demandai je.

Avec un sourire de mépris, Inciu Ciuna immergea une lance qui s'enfonça entièrement dans l'eau sans toucher le fond. Ce test me remplit de joie, mais je sus dissimuler ma satisfaction.
— Qu'attends-tu pour entrer dans l'eau ? me demanda Inciu Ciuna.
— Je voudrais pouvoir éviter cette épreuve……

J'avançai lentement au bord de la berge. Le chef Apache me décocha un violent coup de pied au bas du dos en hurlant.
— Dépêche-toi chien !

C'était ce que j'attendais. Je disparus sous l'eau en simulant un cri de terreur. Ma ruse paraissait devoir donner le résultat que j'en espérais. Mes énergiques brassées me portèrent en quelques minutes près d'un buisson de la berge opposée que j'avais minutieusement repéré. A l'abri des branchages qui me recouvraient complètement, je vis que plusieurs guerriers cherchaient dans l'eau mon corps en se servant de leurs lances. J'aurais pu gagner tranquillement l'arbre qui m'avait été indiqué et crier victoire, mais je ne voulais pas d'un tel triomphe et tenais à contraindre Inciu Ciuna à faire amende honorable. Il me cherchait lui aussi, mais pas sur la rive que j'avais réussi à gagner.

Je me plaçai au point opposé du camp où attendaient mes camarades liés à leurs poteaux et criai de toutes mes forces :
— Sam, nous avons gagné !

Inciu Ciuna nagea rapidement vers moi et je l'attendis imperturbable. De l'autre rive, Sam criait :
— Courez vite à l'arbre !

J'avais une idée bien à moi. Je courus en direction de l'arbre, mais m'arrêtai à 150 pas. Inciu Ciuna était sorti de l'eau, il ne pouvait plus me rejoindre, mais pouvait encore m'atteindre avec la hache. Il empoigna son arme et fit mine de la lancer, mais je compris qu'il s'agissait d'une feinte. Je restai un moment immobile, puis repris ma course m'arrêtant quelques pas plus loin. Juste à temps ; le chef Apache avait lancé sa hache qui retomba sans me toucher. Je rejoignis calmement l'arbre du salut après avoir cueilli la hache et je dis à Inciu Ciuna qui avançait vers moi, plein de rage :
— Arrête-toi si tu ne veux pas mourir de ta propre arme.

— Chien, comment as-tu fait pour m'échapper ?
— Laissons pour le moment de côté cette question et ne t'attaque pas à moi si tu ne veux pas passer un mauvais quart d'heure. Moi je t'aime bien et j'aime bien Winneton, mais si tu m'attaques, je saurai me défendre. Mais Inciu Ciuna ne raisonnait plus, il se jeta sur moi. J'esquivai sa prise et il tomba à terre, emporté par son élan. Je l'immobilisai vigoureusement au sol et lui dis :
— Inciu Ciuna, demande-moi grâce.
— Non.
— Alors je te tuerai.
— Tue-moi.
— Je te tuerai pas, mais je te rendrai inoffensif, cela vaudra mieux.

J'assénai un violent coup de poing sur la tête du chef Apache qui s'évanouit. De l'autre berge, se levèrent les cris hystériques des guerriers qui crurent que je venais de tuer leur chef. M'aidant de sa propre ceinture, je ligotai Inciu Ciuna à l'arbre.
— Arrière, dis je aux guerriers Apaches qui s'étaient approchés. Votre chef est encore vivant, mais si vous avancez encore, je l'achève. Que Winneton avance seul, j'ai à lui parler.

Winneton avança et je lui dis :
— Tu as bien fait de tenir tes hommes à l'écart, car ils auraient mis en danger la vie de ton père.
— Il est encore en vie ?
— Oui, il n'est qu'étourdi. Voici sa hache. J'ai gagné et tu dois maintenant libérer mes amis. Nous avons eu pleine confiance en ta parole.

Winneton me regarda plein d'admiration :
— Quel homme tu es ! Tu me donnes cette hache sans savoir si je vais tenir ma parole. Te rends-tu compte que tu es en mon pouvoir ?
— Je n'ai pas peur. Je sais que tu es un homme de parole et le cas échéant je sais aussi me défendre avec mes poings.

Winneton me tendit la main en disant :
— Tu es libre et les autres, visages pales seront aussi libérés, à l'exception de Rattler.
— Je savais qu'on pouvait te faire confiance. Occupons-nous maintenant de ton père.

Nous nous approchâmes de l'arbre. Winneton libéra son père de ses liens et l'examina.
— Il n'a rien, dis-je. Il reviendra bientôt à lui avec un fort mal de tête. Regagnons ensemble l'autre rive.

Nous retraversâmes le fleuve à la nage. Winneton dit aux guerriers qui nous attendaient sur la berge :
— L'homme blanc a gagné, lui et ses amis sont libres.
— Hurrah ! cria Sam.

Winneton me confia le soin de trancher les liens qui retenaient mes amis à leurs poteaux. Mes camarades se jetèrent à mon cou.
— Comment avez-vous fait ? demanda Sam. A un moment donné, j'ai pensé que vous vous étiez noyé.
— Je vous avais bien dit que le moment où vous auriez eu l'impression que je sombrais serait celui où en réalité je me serais sauvé.
— Tu avais dit ceci ? demanda Winneton, mais alors tu nous as joué une belle comédie.
— Oui……
— Mais alors, tu n'es pas seulement fort, tu es aussi très rusé.
— Es-tu toujours mon ennemi, Winneton ?
— Non je ne suis plus ton ennemi.
— Tu crois encore à ce que disait Tangua ?
— Non, je crois en ta parole.

Je sortis alors de ma poche la boîte qui contenait la touffe de cheveux que je lui avais un jour arrachés dans la prairie et dis à Winneton en la lui tendant :

— Je vais te prouver ma loyauté. Reconnais-tu ces cheveux ?
— Ce sont mes cheveux, qui te les a donnés ?
— L'inconnu qui t'a sauvé des Kiowas. Il s'est jusqu'à présent caché, mais maintenant, il peut se montrer sans crainte. Cet inconnu c'était moi.
— Tu es notre sauveur, nous te devons la vie, s'écria Winneton débordant de reconnaissance.

Le jeune chef Apache me prit par la main et me conduisit auprès de Scioci à laquelle il dit :
— Scioci, regarde le valeureux guerrier qui a sauvé un jour la vie de ton père et de ton frère. Remercie-le.

Scioci me tendit la main en me disant simplement :
— Pardonne-moi de ne pas t'avoir cru.

Tangua qui était près de moi, ne savait comment dissimuler sa fureur. Je le fixai droit dans les yeux et lui demandai :
— Le chef des Kiowas est-il un menteur ou aime-t-il la vérité ?
— Tu veux m'insulter ? répondit Tangua.
— Non je veux savoir ce que je dois penser de toi.
— Et bien, j'aime la vérité.
— C'est ce que nous allons vérifier. Te souviens-tu de ce que tu disais lorsque j'étais lié au poteau de torture ?
— J'ai dit bien des choses.
— Je vais te rappeler la déclaration à laquelle je fais allusion. Tu as dit que tu voulais régler tes comptes avec moi.
— J'ai vraiment dit cela ?
— Oui et tu as dit aussi que tu m'aurais brisé les os avec plaisir.
— Je ne me souviens pas d'avoir dit des choses pareilles. Tu as certainement mal compris.
— Winneton qui était présent, t'a entendu.
— Oui, dit le chef Apache, Tangua a bien dit tout cela.
— Il faudra donc, dis je à Tangua, que nous nous battions.
— Je ne me bats qu'avec des chefs, dit le chef Kiowa.
— Je suis un chef.
— Comment pourrais-tu me le prouver ?
— Je te le prouverai en te pendant à cet arbre si tu refuses de te battre.

Furieux, Tangua sortit son couteau et hurla :
— Chien, je vais t'égorger.
— Au cours de notre duel ? demandai-je.
— Je maintiens mon refus de me battre avec toi, dit Tangua. Winneton intervint :
— Tangua, si tu refuses de te battre, c'est que tu es un lâche qui ne mérite pas de rester ici. Je dois immédiatement savoir à quoi m'en tenir car les Apaches ne peuvent pas donner l'hospitalité à un lâche.
— Je veux réfléchir, dit Tangua.
— Dans ce cas, un guerrier ne peut pas réfléchir. Ou il accepte le combat ou c'est un lâche.
— Je tuerai tous ceux qui oseront dire que Tangua est un lâche, hurla le chef Kiowa.
— Il faut que tu tiennes ta parole,
— Je la tiendrai.
— Tu acceptes donc de te battre.
— Oui.
— Très bien, dis je.
— Tout de suite ?
— Oui.
— Vaut mieux comme cela, dis je encore.
— J'ai soif de ton sang, hurla Tangua.

— Quelle sera l'arme du combat ? demandai-je.
— Old Shatterhand est l'offensé, dit Winneton, le choix de l'arme lui appartient.
— Non, répondit Tangua, c'est moi qui choisirai larme parce que je suis un chef et qu'il ne l'est pas.
— Que Tangua choisisse, dis-je, l'arme m'importe peu. Je vaincrai de toute manière.
— Tu ne gagneras pas, rétorqua Tangua. Je choisis le fusil.

On apprêta les armes et Winneton demanda :
— A quelle distance se tiendront les adversaires ? Et combien de coups tireront-ils ?
— Ces détails m'importent peu, dis-je.
— C'est à moi de décider, dit Tangua. Le combat aura lieu à une distance de deux cents pas et nous tirerons sans limite de coups jusqu'à la mort de l'un de nous deux.
— Très bien, dit Winneton, je vais diriger le duel. Chacun de vous tirera un coup et attendra celui de l'adversaire avant de tirer le suivant. J'abattrai moi même de mon arme celui qui essaiera de tirer sans que ce soit son tour.
— Je tirerai le premier, dit Tangua.
— Non dit Winneton en hochant la tête. Tangua demande trop d'avantages. Ce sera l'homme blanc qui tirera le premier.
— Non, dis-je à mon tour, que Tangua tire le premier. Je tirerai le second coup et alors Tangua sera mort.
— Vantard.
— Réflexion faite, je ne te tuerai pas. Je me contenterai de te blesser au genou droit.
— Vantard, dit Tangua, nous verrons bien.

Winneton mesura les deux cents pas qui devaient me séparer de Tangua au cours du duel et indiqua la place au chef Kiowa qui continuait à m'insulter.
— Que Tangua, se taise et se mette en garde dit Winneton. Je compterai jusqu'a trois puis il tirera.

Tous les guerriers du camp nous observaient.
— Un deux, trois…… compta Winneton.

Tangua tira et sa balle siffla à mon oreille.
— C'est maintenant le tour du visage pâle, dit Winneton ; Tangua tourna de quatre-vingt-dix degrés sur ses talons me présentant ainsi son flanc.
— Que se passe-t-il ? demandai-je.
— Cette position est permise, dit Tangua, nous n'avons pas précisé si les adversaires devaient se présenter de face ou de profil.
— C'est vrai, dit Winneton.
— Tant pis pour Tangua, dis je, il aura les deux jambes brisées. Mon coup partit et Tangua s'écroula au sol.

Winneton s'approcha de Tangua, constata qu'il avait été atteint aux deux genoux et dit :
— La balle du visage pâle a transpercé les deux genoux, Tangua ne pourra plus monter à cheval pour aller voler les chevaux des autres.

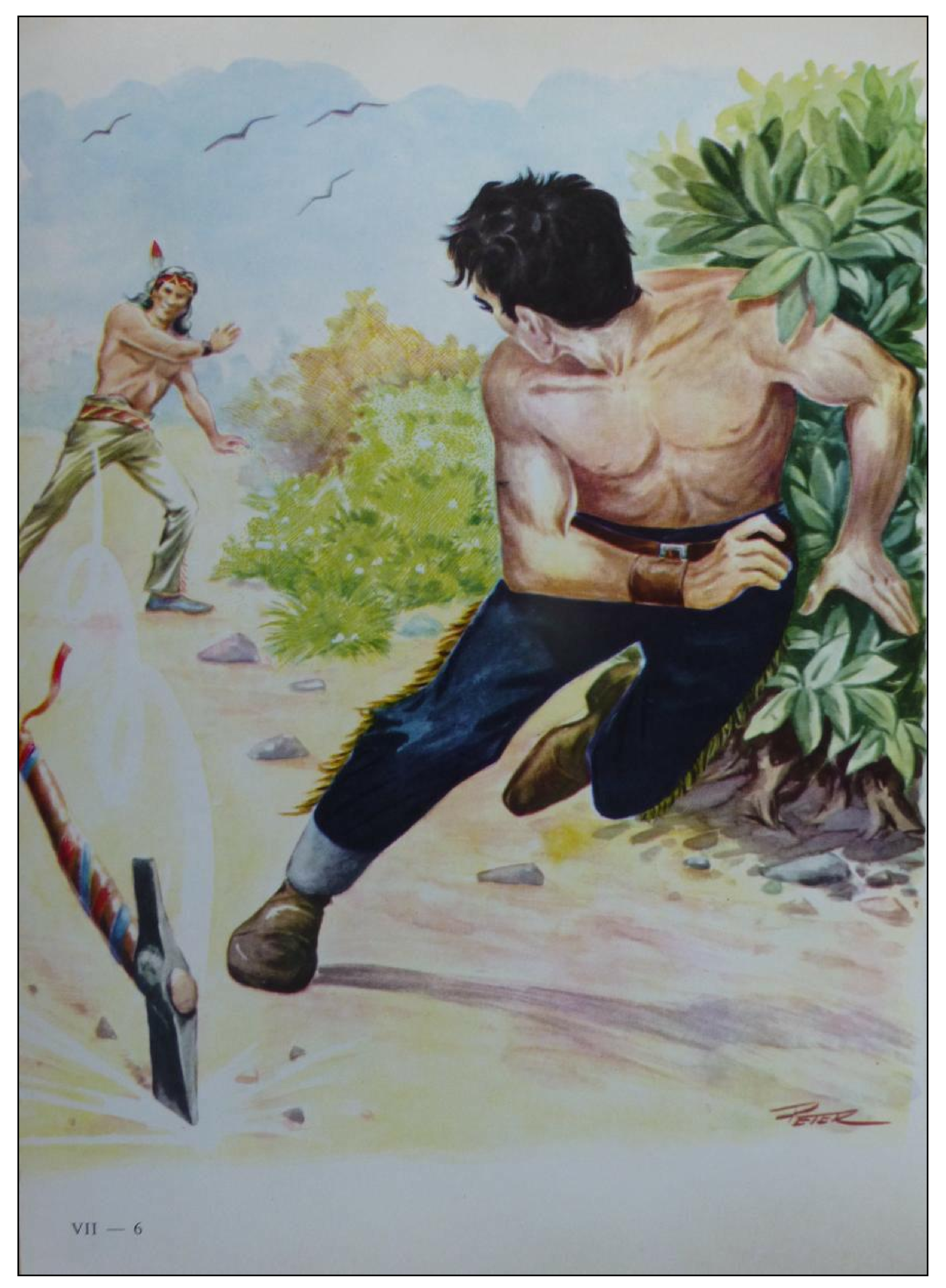
Le blessé continuait à blasphémer.
— Je t'avais averti, dis-je à Tangua, mais tu as refusé de m'écouter.

Le chef Kiowa se mordit les lèvres et dit :
— Je suis blessé. Je ne peux plus rentrer chez moi et devrai rester avec les Apaches.
— Non, dis-je, tu pourras rentrer chez les tiens.

Aidé par deux guerriers, Inciu Ciuna avait traversé le fleuve. Winneton alla à sa rencontre pendant que je rejoignais mes camarades qui ne se tenaient plus de joie.

Inciu Ciuna vint vers moi et me dit :
— Winneton m'a tout raconté. Vous êtes des hommes libres. Veux-tu fumer avec moi le calumet de la paix ?
— Oui, répondis-je.
— Viens avec moi, Scioci nous accompagnera pendant que Winneton mettra un peu d'ordre ici.


VII — 5



VII — 6

CHAPITRE V

La chambre que m'allouèrent les Apaches était très vaste et inondée de lumière bien que le soleil n'y entrât que par la porte. Scioci y mit tous les meubles et tous les objets qui étaient nécessaires à mon confort et mes trois camarades vinrent y loger aussi.

Après avoir terminé mon installation, Scioci me remit un beau calumet et me dit :

— Cette pipe est toute neuve. J'espère que tu penseras à nous quand tu la fumeras.

— Tu es très bonne, Scioci, et je souhaite pouvoir un jour te montrer ma reconnaissance.

— C'est moi qui te dois de la reconnaissance. Je te dois la vie de mon père et de mon frère.

— Je suis heureux d'être l'ami de deux chefs aussi vaillants.

Scioci sortit un moment et revint avec mon couteau, mon revolver et les objets que j'avais dans les poches. Je la remerciai encore du traitement qu'elle m'avait réservé.

— Et Rattler, demandai-je, comment va-t-il ?

— On est en train de le ligoter au poteau de torture.

— En ce moment ?

— Oui.

— Et où aura lieu la torture ?

— Près du fleuve.

— Je veux assister au supplice. Quelles sont les tortures qui ont été prévues ?

— Toutes, il devra les subir l'une après l'autre.

— Mais cela est inhumain……

— Rattler a mérité tout ce qu'il va subir. Mon père et mon frère désirent que tu ne sois pas présent au supplice.

— Ma présence les offenserait ?

— Oui, mais il ne s'opposeraient pas à ta présence si tu insistais. Tu es notre frère et tu peux faire ce que tu veux.

Quelques minutes plus tard, je croisai Sam qui me dit :

— Maintenant ça va mieux, Nous étions prisonniers jusqu'à i y a quelque temps et maintenant, on nous traite en grands seigneurs. Comment allez-vous ?

— Je vais très bien, merci.

— Nous avons été servis par le grand chef lui-même, c'est grand honneur n'est-ce pas ?

— Où est le grand chef ? Savez-vous ce qui se prépare ?

— Non.

— On va torturer Rattler, dis je.

— Allons voir ce qu'on lui fera.

— Mais ce sera un spectacle cruel.

— Non cette canaille a cent fois mérité ce qui va lui arriver. Il sera châtié à la manière indienne, voilà tout.

— Certes, mais je ferai tout mon possible afin que sa mort soit rapide.

— Votre intervention sera inutile.

— Alors, je le tuerai de mes mains.

— Ne le faites pas. La tribu se soulèverait contre vous.

— Vous venez avec moi ?

— Oui, mais gardez-vous de toute imprudence.

— Appelons Bill et Dick.

Nous sortîmes. Les Kiowas étaient repartis avec leur chef. Winneton vint à notre rencontre et me demanda :
— Pourquoi n'êtes vous pas restés dans votre habitation ? Ne vous plaît-elle pas ?
— Elle nous plaît beaucoup et nous remercions notre frère pour son amabilité. Nous sommes venus ici parce que nous savons que Rattler va mourir. C'est vrai, n'est-ce pas ?
— Oui, c'est vrai.
— Je ne vois pas Rattler.
— Il se trouve sur le chariot près du cadavre du Père Blanc.
— Comment mourra-t-il ?
— Il mourra dans d'atroces tortures.
— N'est-il pas possible de renoncer à ces tortures ?
— Non.
— Je n'ai jamais assisté à un tel spectacle.
— C'est pourquoi je voulais que vous restiez dans votre chambre. Pourquoi êtes-vous venus ici ?
— Je voulais te prier d'abréger les tortures de Rattler et de faire en sorte qu'il meure plus vite.
— Ce n'est pas possible. Nous devons observer le cérémonial de circonstance.
— Tu ne veux donc pas exaucer mon désir ?

Winneton me fixa longuement et dit :
— Il y aurait un moyen de te donner satisfaction.
— Lequel ?
— Il vaudrait mieux ne pas y avoir recours parce que mes frères considèrent qu'il déshonoré celui qui l'invoque.
— Je ne comprends pas.
— Tu devrais invoquer ma reconnaissance. Alors mon père et moi nous nous trouverions dans l'obligation d'exaucer mon désir.
— Explique-toi mieux……
— Nous tiendrons un nouveau conseil au cours duquel nous dirions à nos guerriers que nous te devons de la reconnaissance. Après cela il faudrait cependant que tu nous quittes car les guerriers te mépriseraient alors que tu pourrais devenir le plus fort des Apaches.

Je ne savais quelle décision prendre et Winneton qui comprenait mon hésitation, me dit :
— Je comprends ton désir, mais mes hommes ne le comprendraient pas et te mépriseraient.
— Si Père Blanc, dis je, était encore en vie, il n'aurait pas permis une mort aussi cruelle.

L'argument parut convaincre le jeune Peau-Rouge qui après une longue réflexion, me dit :
— Je vais mettre Rattler à l'épreuve pour voir s'il mérité notre indulgence. Cet assassin t'a insulté. S'il accepte de te demander pardon, je donnerai l'ordre qu'on le mette à mort sans le torturer.
— Je ne pensais pas, dit Sam, que Winneton allait accepter votre thèse. Il doit vous tenir en très haute considération.

A ce moment, nous vîmes descendre du chariot le cercueil auquel était lié Rattler.
— C'est le cercueil dans lequel se trouve la dépouille de Père Blanc, dit Sam.

La caisse fut portée sur un monticule de pierres sous lequel les guerriers comptaient ensevelir Rattler et sa victime.

Je m'approchai de Rattler qui au paroxysme de la fureur, hurla :
— Que me voulez-vous ? Allez au diable……
— Rattler votre condamnation à mort est irrévocable, mais……
— Allez au diable !
— Vous allez en tous cas mourir, mais si vous me demandez pardon, on vous tuera tout de suite sans vous faire souffrir au lieu de vous soumettre à d'affreuses tortures.
— Vous demander pardon à vous ?
— Oui.
— Jamais. Je préfère mille fois les tortures.

Je ne me serais jamais attendu à pareille attitude de la part de Rattler qui vomissait contre moi les pires injures.
— Ce n'est plus du courage, dit Sam, c'est de la folie. Pure folie ! Laissons faire les Indiens et nous verrons s'il ne changera pas d'attitude.

Les guerriers Apaches prirent place autour de Rattler dans un cercle de quinze pas de rayon et commencèrent à lancer leurs couteaux en direction du blanc en prenant bien garde de ne pas l'atteindre. Rattler hurlait de peur, mais ce n'était qu'un début.

D'autres guerriers plus âgés prirent place à trente pas. Inciu Ciuna fit signe à l'un d'eux lui et désignant le bras de Rattler, ordonna : „Ici……"

Le couteau vola et la lame alla se planter dans le bras de Rattler.

Puis, d'autres couteaux volèrent, allant tous se planter aux points indiqués par le chef Apache.

Rattler hurlait comme un damné. Les Indiens, qui à sa place, n'auraient pas lâché le moindre gémissement criaient leur mépris. Rattler était un lâche. Je m'approchai du supplicié et lui demandai :
— Avez-vous quelque chose à me dire ?
— Ôtez-moi ces couteaux.
— Impossible.
— Alors, je vais mourir.
— Tu ne pensais pas que tu aurais pu t'en tirer ?
— Mais, toi tu es bien en vie.
— Moi, je n'ai tué personne.
— Prie Inciu Ciuna de m'épargner.
— Tout ce que je pourrais obtenir pour toi, c'est l'abréviation de tes souffrances.
— Je veux vivre, cria Rattler.
— Impossible, dis-je, faisant semblant de m'éloigner.
— Restez près de moi, cria Rattler, ou ils recommenceront à me torturer.

Inciu Ciuna cria :
— Silence, chien. Aucun guerrier ne daignera maintenant te toucher avec son arme.

Et se tournant vers ses hommes il demanda :
— Quel est l'Apache qui voudra s'occuper encore de ce lâche ? Personne ne répondit.
— Cet assassin, dit le chef, n'est même pas digne d'être tué par nous.

Je renonce à l'ensevelir avec Père Blanc, libérez-le.

L'ordre d'Inciu Ciuna fut immédiatement exécuté.
— Liez-lui les mains au dos, reprit le chef Apache. Portez-le au fleuve et il sera libre, s'il parvient à gagner l'autre rive.

Rattler hurla de joie, mais au moment où on le jeta à l'eau, Inciu Ciuna ordonna.
— Ajustez vos fusils, visez-le bien et tuez-le !

On entendit le crépitement des fusils et le corps de Rattler disparut sous les flots.
— Es-tu content de moi ? me demanda alors Inciu Ciuna.
— Oui, merci, dis-je.
— Tu n'as pas à me remercier. Ce chien n'était pas digne de nos tortures.

Vint l'heure de l'inhumation du Père Blanc, Winneton et moi signâmes sur sa tombe un pacte d'alliance éternelle qui devait nous unir à jamais.

Winneton dit :
— Nous nous séparons maintenant pour toujours d'un noble visage blanc, mais en nous quittant, il nous lègue un autre visage blanc aussi noble que lui. Mon sang sera le tien, Shatterhand. Si mon père le permet, je boirai quelques gouttes de ton sang et tu boiras quelques gouttes du mien.
— Je permets, dit Inciu Ciuna. Vous serez désormais plus que des frères. Nous nous rendîmes dans le bois voisin où nous disposâmes deux petits troncs en forme de croix. Lorsque nous retournâmes au campement apache, la cérémonie funèbre était déjà commencée.

Les Peaux-Rouges chantaient une triste mélopée qu'interrompait de temps en temps un déchirant cri de douleur.

Scioci déposa deux urnes en céramique pleines d'eau sur le cercueil et son père prononça l'éloge funèbre de Père Blanc.

— Père Blanc, dit Inciu Ciuna, est mort, mais son souvenir est impérissable. Cet homme qui fut notre maître nous a quittés, mais nous lui élèverons un monument qui perpétuera sa mémoire. Père Blanc nous laisse aussi Old Shatterhand que nous aimerons et respecterons comme un frère. Il a promis de rester avec nous et boira le sang de Winneton qui boira du sien et ainsi, pour toute la vie, ce guerrier blanc sera notre frère. Etes vous d'accord, frères Apaches ?

— Oui, cria le chœur des guerriers indiens.

Inciu Ciuna reprit:

— Que Winneton et Old Shatterhand s'approchent du cercueil et répandent un peu de leur sang dans l'eau des urnes de la fraternité !

Nous nous plaçâmes Winneton et moi, de chaque côté du cercueil. Le grand chef pratiqua une petite incision à nos avant-bras et quelques gouttes de notre sang tombèrent dans les urnes. Winneton prit le récipient dans lequel était tombé mon sang et on me remit celui dans lequel était tombé le sien.

Inciu Ciuna dit :

— Dans le sang il y l'âme. Maintenant les âmes de deux guerriers vont s'unir pour n'en former plus qu'une seule. Buvez !

Nous vidâmes nos coupes. Le chef Apache me tendit la main et me dit :

— Tu es maintenant mon fils, un guerrier de notre tribu, un chef Apache et tu seras considéré comme tel par toutes les tribus de notre peuple.

Puis se tournant vers ses guerriers, le chef poursuivit :

— Maintenant qu'un nouveau père blanc s'est joint à nous, nous pouvons ensevelir celui qui est mort.

Après l'enterrement, nous nous retirâmes dans la maison d'Inciu Ciuna, où Scioci nous servit un excellent dîner. Le repas se déroula dans le plus profond silence. A la tombée de la nuit, Winneton et moi sortîmes échanger quelques propos.

— Pourquoi mon frère a-t-il laissé sa patrie ? me demanda Winneton.

— Je suis parti à la recherche de la richesse.

— Et pourquoi s'est-il uni aux voleurs de terre ? Ne savait-il pas qu'il allait commettre des crimes contre ses frères rouges ?

— Je n'y pensais pas, j'aimais mon métier d'arpenteur qui m'assurait un bon gain.

— Vous n'avez pas terminé votre travail ; avez vous été payés d'avance ?

— Non, on devait me payer à la fin des travaux.

— Tu perdras ton travail ?

— Naturellement.

— Tu renonceras donc à de bons gains ? Es-tu riche ?

— Non.

Winneton réfléchit un moment et me demanda :

— Pour pouvoir avoir ton argent, il te faudrait les cartes que tu as dressées n'est-ce pas ?

— Oui.

— Alors tu ne recevras jamais cet argent puisque nous avons détruit ces cartes.

— Et mes instruments ?

— Nous te les rendrons, ils sont intacts.

— Merci, je les rendrai à leurs propriétaires.

— Tu n'en as plus besoin ?

— Non, je ne m'occuperai plus d'arpentage.

— De toute manière il ne t'auraient plus servi à grand-chose ces instruments sans les cartes ?

— A vrai dire, j'ai conservé des copies de ces cartes.
— Ah……bon.

Winneton qui paraissait satisfait me dit :
— Rentrons à la maison, puisque le frère blanc a subi des dommages par ma faute, je vais chercher à l'indemniser, mais il devra d'abord se rétablir complètement.

Je pris encore quelques jours de repos. Winneton se mit à m'enseigner les techniques de guerre indienne. J'appris notamment les méthodes auxquelles ont recours les Apaches pour retrouver les traces des ennemis qui se dissimulent. Je tenais par-dessus tout fit apprendre les dialectes des Indiens. Scioci m'enseigna le patois des Mescaleros, Inciu Ciuna celui des Lhaneros et Winneton celui des Navajos. Je réussis bien vite à assimiler ces trois dialectes qui avaient beaucoup de points communs.

Je m'amusai un jour à chercher Winneton et Scioci, qui étaient allés se cacher dans la prairie. Je suivis les traces qui étaient très nettes, mais qui, à un certain point, disparaissaient complètement. Je parvins après quelques minutes de perplexité à retrouver celles de Winneton, mais pas celles de sa sœur. En examinant les empreintes de plus près, je compris que Winneton avait dû porter Scioci dans ses bras, hypothèse que me confirma un examen minutieux du terrain.

Les empreintes me conduisirent jusqu'à une clairière ou Winneton et Scioci assis à terre, discouraient avec animation. J'allais toucher l'épaule du jeune chef pour révéler ma présence, mais je m'en abstins pour écouter un moment leur conversation.
— Je crois, dit Winneton, que je devrais aller chercher Shatterhand.
— Non dit Scioci, il viendra ici tout seul.
— Je ne crois pas.
— Tu verras.
— Ma sœur se trompe. Il ne sait pas encore lire les traces avec sa pensée.
— Tu verras qu'il nous retrouvera. Il sait tout faire.
— C'est vrai qu'il apprend tout très vite. Il y a cependant une chose qu'il ne voudra pas faire et que
— Je regrette beaucoup.
— Laquelle ?
— Tu sais bien, cette chose à laquelle nous tenons tous tant.
— Lui en as-tu parlé ?
— Non, pas encore.
— Mon père non plus ?
— Non.
— Pourquoi attendez-vous ?
— Notre père voulait lui parler, mais je l'ai prié d'attendre encore.
— Pourquoi ? Scioci aime tant le visage pâle, dit la jeune fille.
— N'importe quel guerrier rouge serait fier de t'avoir pour épouse, mais pas notre frère blanc.
— Comment le sais-tu puisque tu ne lui as pas encore parlé ?
— Je sens bien qu'il ne voudra jamais avoir une épouse indienne.
— Te l'a-t-il fait comprendre ?
— Non.
— Son cœur appartient-il à une blanche ?
— Non.
— Tu en es sûr ?
— Absolument sûr.
— Et alors, pourquoi ne voudrait-il pas de moi comme épouse ?
— Ne te fais pas d'illusion, Scioci. Tu n'es pas la femme qu'il lui faut. Tu ignores tout de ce que doit connaître l'épouse d'un blanc.

Scioci baissa la tête, Winneton lui caressa affectueusement le visage et lui dit :
— Je regrette de t'avoir donné cette douleur. Il se peut cependant que je trouve le moyen de te

conduire au mariage avec cet homme.
— Quel moyen ? demanda Scioci relevant la tête.
— Il faudra que tu ailles dans la ville des visages pâles,
— Dans la ville des visages pâles ?
— Oui. Là-bas, tu pourras apprendre ce que l'épouse de tout homme blanc doit savoir.
— Alors je dois y aller sans plus tarder.
— J'en parlerai à notre père.
— Parle lui sans perdre de temps, je t'en supplie.

Cette conversation m'avait bouleversé. Je fis un long détour et revint vers Winneton et sa sœur auxquels j'expliquai comment j'avais pu les découvrir. Scioci était radieuse. Winneton me dit :
— Nous n'avons donc plus rien à t'enseigner.

Quelques jours plus tard, Inciu Ciuna me fit appeler.

Il avait des choses importantes à me dire. Il me conduisit dans une pièce où se trouvaient tous mes instruments en parfait état et me dit :
— Prends ces instruments mon fils, ils sont en parfait état.
— Merci, dis je.
— Ces instruments sont à toi. Nous te les avions pris parce que nous pensions que tu étais un ennemi. Nous te les rendons parce que maintenant nous savons que tu es un frère. Que comptes-tu faire maintenant ?
— Je restituerai ces instruments à leurs propriétaires, j
— Tu vas nous quitter ?
— Oui, mais pas tout de suite.
— Je le regretterai beaucoup, car maintenant tu es un de nos chefs. Reviendras-tu un jour ?
— Certainement, j'aurai d'ailleurs toujours la nostalgie de votre tribu.
— Que feras-tu une fois rentré chez toi ?
— Je n'en sais rien encore.
— Comptes-tu retourner avec les constructeurs du chemin de fer ?
— Non.
— Je le savais. Maintenant que tu es notre frère, tu ne peux plus travailler aux côtés de ceux qui nous volent. Où iras-tu ? Tu ne peux pas, comme nous, vivre de la chasse. Il te faut de l'argent car Winneton m'a dit que tu es pauvre. Je te conseille donc d'aller reprendre le travail que tu as interrompu de manière à obtenir l'argent qui t'est dû.

Je ne comprenais pas. Inciu Ciuna était-il sérieux ? Oui, car un chef indien est toujours sérieux. Me mettait-il à l'épreuve ? Je ne le pensai pas.
— Mon fils ne répond pas, reprit le chef Apache, ma proposition ne lui plaît-elle pas ?
— Je crains que tu te moques de moi, dis-je.
— Pourquoi.
— Tu me demandes de reprendre un travail pour lequel tu as puni de mort beaucoup de mes camarades.
— A ce moment-là vous agissiez sans mon consentement. Maintenant vous travaillerez avec ma permission, j'ai accepté cet suggestion de Winneton parce que je suis convaincu que si c'est toi qui termines le travail nous ne serons pas lésés.
— Détrompe-toi, les Blancs construiront le chemin de fer viendront ici.
— Et ne crois-tu pas qu'ils reviendraient de toute façon ? demanda tristement Inciu Ciuna.
— Oui, je sais bien que tôt ou tard il reviendront.
— Alors accepte ma proposition et nous vous accorderons une protection de trente guerriers. Quand tout sera terminé nous irons ensemble à Saint Louis.
— Mon frère veut venir à l'Est ?
— Oui, je viendrai avec Winneton et Scioci.

— Scioci aussi ?
— Oui, ma fille veut apprendre ce que savent faire les femmes blanches. Penses-tu qu'elle trouvera des gens disposés à le lui enseigner ?
— Bien sûr, mais à vrai dire, les visages pâles ont des conceptions différentes de l'hospitalité.
— Je sais, Scioci devra payer.
— Ce n'est pas cela, je gagnerai suffisamment avec mon travail pour que vous puissiez vous considérer comme mes hôtes.
— Ne te préoccupe pas de cela, nous avons de l'or, beaucoup d'or. Quand nous mettrons-nous en route ?
— Dès que tu le voudras.
— Alors, ne perdons plus de temps. L'automne est déjà arrivé mettons nous en route demain.

Nous partîmes le lendemain, Inciu Ciuna, Winneton, Scioci étaient escortés de leurs trente guerriers. Sam, Will et Parker étaient à mes côtés. Scioci était vêtue comme les guerriers indiens. Elle avait une maîtrise parfaite de sa monture et semblait être le frère plutôt que la sœur de Winneton, mais elle n'avait rien perdu de sa beauté et de son charme.

Le lendemain, nous étions sur les lieux où s'était interrompu le travail. La besogne avança très rapidement et elle fut complètement achevée en quelques jours. Le voyage se poursuivit à travers le sentier que Sam et moi avions entrepris à l'aller.

Deux jours après, nous rencontrâmes un groupe de blancs qui fut très surpris de me trouver en compagnie de tant d'Indiens.

C'étaient apparemment des cowboys biens armés. Il se tinrent d'abord à distance puis s'approchèrent avec beaucoup de prudence.

Un cowboy me demanda :
— Devons-nous garder le doigt sur la gâchette de nos revolvers ?
— Tranquillisez-vous répondit Sam, nous ne mangeons point les blancs. Où allez-vous ?
— Nous venons du Mississippi et nous nous dirigeons vers la Californie, où paraît-il, on a besoin de beaucoup de cowboys. Notre chef s'appelle Santer.
— Vous en avez du chemin à faire ? Quant à nous, nous allons à Saint-Louis. Les cowboys s'éloignèrent, Winneton demanda à Sam.
— Pourquoi leur as-tu dit qui nous étions ? Je n'aime pas ces blancs qui avaient le regard méchant. Continuez votre chemin, Shatterhand et moi allons les rejoindre pour sonder un peu leurs vraies intentions.

Mon sentiment était que les craintes de Winneton étaient exagérées, même si ces cowboys étaient des brigands ils n'avaient en nous attaquant aucun butin à espérer. Et puis, ils l'étaient que quatre alors que nous étions trente-sept.

Je fis part de ces impressions à Winneton qui me répondit :
— Si ce sont des voleurs leur nombre importe peu. Pour le moment, ils pourraient se contenter de nous suivre, quittes à nous tomber dessus plus tard. Ils doivent soupçonner que nous avons de l'or dans nos bagages,
— Comment le sauraient-ils ?
— Maintenant, ils doivent certainement le soupçonner puisque Sam leur a dit que nous étions des chefs qui allions en ville.
— Je comprends ton raisonnement. Les Indiens qui vont à l'Est y apportent de l'or pour faire face à leurs besoins d'argent et il se procurent sans doute le métal jaune dans les veines aurifères de leurs montagnes natales.
Exactement. Cependant s'ils nous attaquaient maintenant, ils ne trouveraient rien.
Comment donc ?
Ce n'est que demain que nous aurons notre or.
— Il y a donc un gisement sur notre route ?
— Oui.

— Où se trouve-t-il ?
— Je te l'indiquerai quand le moment sera venu.

Nous suivîmes prudemment les quatre blancs qui nous avaient dit chevaucher vers la Californie et nous les observâmes attentivement pendant la halte qu'ils firent quelques heures plus tard. Nous rebroussâmes chemin à peu près convaincus que nos soupçons étaient sans fondement, mais nous ne devions pas tarder à changer d'avis.

Notre groupe installa son campement au bord d'un ruisseau. Inciu Ciuna, Scioci et Winneton m'annoncèrent qu'ils iraient le lendemain chercher l'or. Je demandai à les accompagner, mais ils refusèrent mon escorte.

Après leur départ, je m'éloignai à cheval dans la direction opposée à celle qu'ils avaient prise. Je ne tardai pas à découvrir les traces de Inciu Ciuna et de ses enfants qui avaient voulu me donner le change. Je découvris aussi les traces de quatre cavaliers et dans un buisson voisin je vis les chevaux des soi-disant cow-boys que nous avions croisés la veille.

Je suivis anxieusement les traces qui étaient de plus en plus floues et se perdaient dans la montagne. Soudain, j'entendis des coups de fusil. Je fis quelques pas en avant et un spectacle horrible apparut à mes yeux Inciu Ciuna et Scioci gisaient à terre dans une mare de sang. Caché derrière une roche, Winneton tirait sur les agresseurs. Deux d'entre eux attendaient le bon moment pour l'abattre, un troisième rampait en avant pour essayer de prendre le jeune Apache à revers et le quatrième gisait mort au sol.

En un instant, je mis hors d'état de nuire les deux brigands qui se trouvaient sur ma gauche. Celui qui avançait en rampant était Santer qui en m'apercevant réussit à faire perdre ses traces dans le buisson.

Winneton se pencha sur les corps de son père et de sa sœur pour essayer de leur venir en aide. Inciu Ciuna atteint d'une balle à la tête était mort et Scioci, atteinte à la poitrine agonisait. Elle leva les yeux sur moi et murmura :
— Je me meurs, vengez-moi.

Sa tête retomba en arrière et ses beaux yeux se refermèrent pour l'éternité.

J'étais effondré de douleur.

Winneton me dit d'une voix brisée par les sanglots.
— Ils sont morts, Inciu Ciuna et Scioci qui t'avait voué son âme. As-tu entendu les derniers mots de ma sœur ?
— Oui, je les ai entendus.
— Il faut la venger. Le chien qui l'a tuée n'échappera pas à ma fureur.

Un éclair de détermination passa dans les yeux de Winneton qui reprit :
— Je ne peux pas bouger d'ici. Les traditions de mon peuple m'obligent à rester ici pour veiller sur les cadavres de mon père et de ma sœur jusqu'au moment des funérailles. Alors, je penserai à ma vengeance.
— Mais l'assassin aura ainsi le temps de fuir.
— D'autres que moi s'en occuperont. Comment as-tu fait pour nous retrouver ici ?

Je lui expliquai les circonstances qui m'avaient conduit sur les lieux.
— Merci, dit Winneton tu m'as encore sauvé la vie. Je vais t'indiquer comment retrouver Santer. Retourne au point où sont liés les chevaux. L'herbe fraîche te permettra de retrouver les traces du fugitif. Prends avec toi une dizaine de guerriers et capture-le. Les autres guerriers de l'escorte resteront sur place pour les funérailles.
— Je suivrai tes instructions à la lettre.

Je n'éloignai de Winneton après lui avoir serré vigoureusement la main. Je cherchai vainement ma monture que Santer, plus rusé que moi, m'avait subtilisée. Il ne me restait qu'à rentrer au campement. Les chevaux des brigands étaient toujours liés au même point.

Rentré au camp, je fis à Sam le récit des événements et lui dis :
— Il n'y a pas un instant à perdre. Il faut retrouver Santer à tout prix. Les guerriers indiens s'étaient

mis à hurler en apprenant la mort de leur chef et de sa fille. Je leur ordonnai de se taire, envoyai vingt d'entre eux auprès de Winneton et organisai avec Sam la chasse à Santer.

Nous nous divisâmes en deux groupes qui partirent séparément à la recherche du brigand. Mon groupe trouva les empreintes du meurtrier et l'un des guerriers partit apporter la nouvelle à Winneton. Le groupe de Sam se réunit au mien pour reprendre la chasse. A un certain point. Les traces reprenaient brusquement la direction du Sud et je pensai que Santer cherchait à rejoindre les Kiowas. Mon plan était de le capturer avant qu'il ne réussit à prendre contact avec les ennemis des Mescaleros, mais il ne fonctionna pas.

A proximité d'un cours d'eau, nous entrâmes en contact avec une patrouille de guerriers Kiowas. Sam décida d'aller en avant en éclaireur, mais je décidai de le suivre discrètement après l'avoir laissé prendre une certaine avance. Caché derrière un buisson je vis Santer qui était en train de raconter sa prouesse à un chef Kiowa et lui parlait de la montagne où se trouvait le gisement d'or.

— Il faut aller prendre cet or, disait Santer.

Tu connais son emplacement ? demanda le Kiowa.

— Je pourrais le retrouver avec une bonne approximation, mais je n'ai pas repéré avec précision l'endroit où……

— Alors, ce sera inutile. Les Peaux-Rouges savent trop bien cacher leurs trésors. Cependant puisque tu as tué mon ennemi et sa fille, je chercherai à t'aider, mais il faudra que tu m'aides à capturer Winneton et ses hommes.

— Que ferons-nous ?

— Nous surprendrons Winneton qui doit être en train de se préparer à la cérémonie funèbre.

A ce moment, de violents hurlements déchirèrent l'air Sam venait d'être découvert et on le traînait devant les chefs Kiowas.

Je décidai de battre en retraite pour réfléchir au moyen de libérer mon ami, La tâche était très difficile car les Kiowas étaient sur le qui-vive. Le lendemain, je me rendis avec un groupe de guerriers Apaches près du camp des Kiowas, mais nous dûmes constater qu'ils étaient partis.

Nous ne pourrons pas, me dit un Apache, attaquer les Kiowas dans leurs villages. Comment ferons-nous pour libérer Sam ?

Les Kiowas ne sont pas rentrés chez eux, répondis-je, ils sont allés à la montagne de l'or. Ils veulent nous tendre une embuscade dans cette zone, mais nous allons déjouer leurs plans.

Je rejoignis Winneton qui venait d'ensevelir son père et sa sœur. Il était très abattu et je ne l'étais pas moins. Je me sentais très malheureux et aussi très peu fier d'avoir perdu Sam en allant chercher Santer.



VII — 7


PETER

CHAPITRE VI

Après la mort tragique de son père Winneton était naturellement devenu le chef suprême des Apaches. Il donna ordre à ses guerriers de préparer les chevaux et de se tenir prêts au combat.

— Je ne comprends pas ces ordres, lui dis-je, ce terrain n'est pas du tout favorable aux évolutions des chevaux.

— Je le sais, dit Winneton, mais je veux tendre une embuscade aux Kiowas.

— Comment t'y prendras-tu ?

— Je vais m'arranger pour les attirer en un point proche d'ici où nous pourrons leur tomber dans le dos et les contraindre à la reddition.

— Quand penses-tu qu'ils arriveront ?

— Je crois qu'ils arriveront aujourd'hui. Si j'ai bien compris ton récit, les Kiowas ont fait un long détour pour nous faire croire qu'ils rentraient chez eux. Sans ce détour, ils auraient été déjà ici depuis hier. Ils ne vont pas tarder ; nous allons les attirer dans le canyon. Quand ils s'y seront engagés, nous les attaquerons et remporterons une grande victoire.

Les Kiowas tardaient néanmoins à arriver et la nuit tomba sans que nous ne les ayons vus.

Un léger bruit me fit sursauter. Je bondis, mais l'homme, plus rapide que moi réussit à s'enfuir. J'avais cependant réussi à me rendre compte qu'il s'agissait d'un Blanc. J'avertis Winneton qui m'écouta avec une grande satisfaction et me dit :

— Mon plan prévoyait un tel épisode. L'espion qui a réussi à t'échapper et qui est certainement Santer, est rentré auprès des Kiowas pour leur donner le signal de l'attaque.

Winneton et moi retournâmes auprès des guerriers. Une sentinelle vint nous avertir qu'un éclaireur s'était détaché du gros des Kiowas qui venaient d'arriver et avaient pris position dans la prairie. Il n'y avait plus une seule minute à perdre.

Curieux de voir ce qui se passait dans le camp ennemi, je rampai en direction des Kiowas et sans me faire voir, je reconnus Santer qui était en train de raconter aux chefs ce qu'il avait vu dans le camp apache et ma conversation avec Winneton concernant l'embuscade que nous voulions tendre.

Je courus avertir Winneton de la chose. Mon ami ne réfléchit qu'un court instant et sa décision fut aussi rapide que l'éclair. Puisque les Kiowas avertis par Santer ne pouvaient plus tomber dans le guet-apens qui avait été préparé, il fallait renoncer au plan établi et aller attaquer l'ennemi dans les villages où il allait inévitablement se retirer.

Il nous fallut cinq jours pour arriver à l'anse du Red River où se dressaient les villages Kiowas. Le campement apache fut installé dans une île à quelques milles au Sud. Winneton et moi partîmes en exploration pour essayer de sonder les défenses de l'ennemi. Les bases des Kiowas étaient installées sur une chaîne d'autres îlots et nous découvrîmes assez vite celui sur lequel était détenu Sam. Santer était logé non loin de mon ami. Nous établîmes notre plan ; Winneton devait s'occuper de Santer et je devais essayer de libérer Sam.

Je m'approchai à la nage du point où Sam était prisonnier et à l'abri d'un monticule, je vis qu'il était en train d'être interrogé par Tangua, le vieux chef Kiowa.

Tangua insistait pour connaître le lieu où je me trouvais et mes intentions. Il menaçait Sam des pires tortures, mais mon ami demeurait impassible. Soudain il y eut de grandes vociférations au milieu desquelles j'entendis confusément prononcer à deux ou trois reprises le nom de Winneton.

— Tu voulais savoir où sont mes amis, dit Sam à Tangua. Ils sont certainement déjà ici. Si Winneton est là, il y a certainement aussi Old Shatterhand venu venger Inciu Ciuna et Scioci.

Tangua s'éloigna en jurant, après avoir donné ordre aux gardiens de tuer Sam séance tenante si quelqu'un s'approchait de lui pour essayer de le sauver. Parmi les guerriers chargés de la garde de Tangua, il y avait le propre fils de Tangua. Je résolus de capturer le jeune homme afin de pouvoir ensuite l'échanger contre Sam, mais cela était beaucoup plus facile à décider qu'à faire. La chance me sourit encore une fois. Les guerriers entendant un croassement suspect, s'éloignèrent un moment pour s'assurer qu'aucun Blanc n'était venu au secours de Sam et j'en profitai pour bondir sur le fils de Tangua qui me tournait le dos, l'assommer d'un coup de poing et m'éloigner des lieux après l'avoir chargé sur mes épaules. Je trouvai un canoë sur la berge, y ligotai solidement mon prisonnier et gagnai rapidement à bord de l'embarcation l'îlot où se trouvait le campement apache. Winneton avait réussi à retourner avant moi au camp.

Je lui dis :

— Je vous ramène un prisonnier de marque.

— Ce jeune homme est Pida le fils de Tangua, dit Winneton après avoir examiné mon prisonnier.

— Je sais bien. Il va nous servir de monnaie d'échange pour la libération de Sam.

— Tu es fort et sage, dit Winneton admiratif.

Winneton ordonna que Pida fût lié à un arbre et nous replongeâmes dans la rivière pour gagner à la nage les îlots habités par les Kiowas. Nous ne nagions que depuis quelques minutes, lorsque nous perçûmes l'approche d'un canoë avançant dans notre direction. Nous nous rendîmes compte à notre grande surprise que l'occupant du canoë était Santer qui cherchait apparemment à s'enfuir avant l'attaque des Apaches.

Winneton s'écria :

— Je t'ai retrouvé, Santer, ta fin est proche !

Très calme, le brigand épaula son fusil et le pointa sur Winneton qui, tout à la pensée de son imminente vengeance, s'était prématurément trahi. Prompt comme l'éclair, le chef Apache prévint l'intention de Santer et s'enfonçant sous l'eau, nagea en direction du canoë qu'il voulait renverser. Le brigand parvint cependant à déjouer cette nouvelle tentative et à la faveur de l'obscurité et d'une rapide manœuvre le long de la berge, réussit encore à s'éclipser.

Nous rentrâmes au camp Winneton me donna ses recommandations pour la parfaite réussite de l'opération d'échange qui m'aurait permis de libérer Sam et partit à nouveau à la rechercher de Santer. Il me donna rendez-vous pour quelques jours plus tard à un certain point de la rivière et me dit :

— Si tu ne me vois pas arriver au rendez-vous, tu rentreras à Saint-Louis pour y terminer ton travail. Tu reviendras ensuite me voir, tu sauras toujours où me retrouver avec mes hommes.

Le lendemain, je décidai de me rendre auprès de Tangua pour discuter l'échange de Pida contre Sam. Will et Stone voulaient m'accompagner.

— Il faudra être très prudents, dis-je à mes amis. Tangua voudra bien libérer Sam si nous lui rendons Pida, mais il cherchera à se venger.

Nous attendîmes le soir de manière à nous assurer que Tangua fut très circonspect et plus inquiet sur le sort de son fils.

En compagnie de mon prisonnier, je m'installai sur un canoë et ramai vigoureusement en direction de l'îlot de Tangua. Mon apparition remplit de peur les Kiowas qui discutaient encore autour des traces fraîches laissées par Winneton. Ils se ressaisirent et voulurent se précipiter sur moi. Lorsque la horde fut à une dizaine de mètres de moi, je criai :

— Gardez tous votre calme si vous voulez que Pida vive !

Tangua leur ordonna de s'arrêter. Je n'eus aucun mal à dicter mes conditions au chef des Kiowas Sam fut immédiatement libéré et quatre guerriers s'avancèrent vers le canoë pour reprendre le fils de Tangua.

Au moment où je quittai l'îlot, Tangua, livide, s'écria :

— Ma vengeance sera terrible !

Le retour en compagnie de Sam fut sans histoires. L’émotion et la joie que nous éprouvions à nous retrouver après une aussi longue' séparation nous avaient coupé la parole.

Au jour convenu, je me présentai au rendez-vous fixé par Winneton, mais le chef apache n’y vint pas car il n’avait pas encore réglé son compte à Santer.

A Saint-Louis où j’arrivai quelques jours plus tard ma première visite fut naturellement pour Mr. Henry.

Le vieil armurier se leva et s’exclama :

— Tiens, voici Old Shatterhand.

Puis il m’embrassa chaleureusement.

— Comment, demandai-je, vous connaissez mon surnom ?

— Vous êtes fameux maintenant. Tout le monde ici connaît vos exploits.

Le lendemain, je me présentai au bureau de l’Atlantic & Pacific Co., où lé récit de mes extraordinaires aventures laissa assez froids mes supérieurs. Une seule chose les intéressait, les cartes qu’on m’avait demandé de dresser et à vrai dire, elles me furent royalement payées.

Je décidai après quelques jours de repos de rentrer en Europe. Ce n’est que bien des années plus tard, que j’ eus l’occasion de retourner en Amérique. Je revis Winneton à l’occasion d’une longue randonnée dans la prairie et je fus très heureux d’apprendre que le vaillant roi des Apaches avait réussi à venger son illustre père et sa douce sœur.

FIN

Index



COLLECTION „CHEFS D'ŒUVRES"

Volumes publiés

1 — LES TROIS MOUSQUETAIRES — Alexandre Dumas

2 — VINGT ANS APRES — Alexandre Dumas

3 — LE COMTE DE MONTE CRISTO — Alexandre Dumas

4 — LE CORSAIRE INVINCIBLE — F. A. Stone

5 — CARAÏBES EN FLAMMES — F. A. Stone

6 — LE NAVIRE DU MYSTERE — R. L. Stevenson

7 — LE ROI DES APACHES — Mayne Reid

8 — RICHARD COEUR DE LION — Walter Scott

Sur les pages suivantes vous pouvez lire

un fragment de

„CARAÏBES EN FLAMMES”

par F. A. Stone

aussi un livre très captivant

de la Collection „Chefs d'Œuvres”

UNE EPREUVE PERILLEUSE

Les nègres ne perdirent de vue un seul instant les pirates qu'ils escortaient. A diverses reprises ils frappèrent l'Olonnais et le prêtre avec le bois de leurs lances les ayant surpris à confabuler en un jargon qu'ils ne comprenaient pas.

— Je vous ferai fouetter à sang par le roi, criait chaque fois l'Olonnais.

Mais ces cris ne faisaient qu'exciter les nègres qui s'amusaient à redoubler de méchanceté jusqu'au moment où l'Olonnais comprit qu'il lui convenait de se taire.

La forêt s'éclaircissait et une âcre odeur de sel marin remplissait l'air laissant deviner la proximité d'une plage. Celle-ci s'étendait à l'orée de la forêt et la ville n'était pas loin.

— Voilà Hambourg, dit l'Olonnais, nos souffrances sont finies. Nous allons bientôt retrouver des amis qui nous donneront ce qu'il nous faut pour recommencer notre vie.

A la vue de tout ce monde, les habitants de Hambourg s'étaient massés dans les rues afin de pouvoir examiner de près les hommes blancs qui furent acheminés vers les grands magasins du port maintenant transformés en palais royal.

Un groupe de guerriers montait la garde devant le palais. L'Olonnais fut poussé en avant alors que ses camarades se virent contraints de s'asseoir à terre. Les nègres qui avaient escorté les pirates dans la ville continuèrent à contrôler la situation.

Au fond d'un hangar sur un tapis formé par des peaux de fauves mises bout à bout se dressait un curieux trône sur lequel était installé un homme à l'allure herculéenne. Il était vêtu de rouge et à son cou pendait un collier' formé d'écus d'or et de dents de chien.

L'Olonnais se précipita vers lui l'appelant :

— Rangoo ! Rangoo !

L'homme noir se leva d'un bond comme poussé par un ressort et se précipita dans les bras de l'Olonnais. Ils s'embrassèrent avec effusion se donnant de grandes tapes sur l'épaule.

— Que fais-tu ici demanda Rangoo ? Pourquoi es-tu venu à pied et pas sur tes vaisseaux ?

— Ma flotte a été détruite. Je n'ai sauvé du massacre que quelques-uns de mes hommes.

— Ce n'est pas possible, je ne peux pas croire ce que tu me racontes.

— Malheureusement c'est la vérité. Je ne suis plus empereur de la Flibuste et j'ai perdu Tortuga. Je suis ici pour chercher à regagner ma domination sur la mer des Caraïbes.

— Et tes hommes ?

— Mes hommes sont dehors sous la surveillance de tes guerriers. J'ai voulu expliquer à tes hommes notre amitié, mais ils ne m'ont pas cru et m'ont roué de coups.

— Je vais les punir.

— Non, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de le faire. Je ne veux pas que cette punition vienne assombrir cette journée de joie pour moi et mes hommes.

Donne plutôt des ordres pour qu'on nous prépare une maison et des lits.

Mes hommes ont faim et sont très fatigués après toutes ces journées de marche à travers la forêt.

— „Hauguran”, dit le roi à ses soldats, „Mai Tuan".

Et les nègres comme un seul homme aidèrent les pirates à se lever.

— Qu’as-tu dit à tes hommes ? demanda l’Olonnais.
— Que vous étiez mes amis.

Les yeux des pirates s’allumèrent de réconfort lorsqu’il leur fut annoncé qu’un bon lit et de bons plats chauds les attendaient. Quelques heures après l’Olonnais, Salvador et tous les hommes ronflaient comme des loirs. Au réveil. Don Salvador vit devant lui deux nègres qui tenaient entre leurs mains des plateaux chargés de fruits et de viandes.

Il mangea sans se faire prier et lorsqu’il eut terminé son repas, les deux nègres lui firent signe de les suivre. Ils le conduisirent au palais.
— Toi Christ, demanda Rangoo ?
— Que veux-tu dire ?
— Toi Christ, comme Afrique ?
— Explique-toi mieux, je ne te comprends pas.
— En Afrique parmi les miens, il y avait un homme comme toi que nous appelions Christ.
— Pourquoi ?
— Il nous montrait constamment le même objet et nommait constamment le Christ.
— Cet objet, dit le prêtre, était un crucifix.
— Ah ?
— Cet homme te plaisait ?
— Oui, j’ai toujours été l’ami de l’homme habillé comme toi.
— Parfait alors tu me laisseras libre de tenir de jolis sermons.
— Tu es mon ami comme l’Olonnais.
— Merci beaucoup.
— Tu apprendras à mes hommes
— Que devrai-je leur apprendre ?
— Ce que nous apprenait l’homme en Afrique.
— Veux-tu que je vous enseigne la religion ? Très bien, je suis ici pour cela.
— Les sorciers nous apprennent le mal, toi tu nous apprendras le bien.
— Mais comment tes hommes pourront-ils me comprendre ?
— Apprends-leur l’Espagnol.
— Même aux sorciers ?
— Evidemment.

Rangoo fit rouler les tambours et lorsque tous les hommes de la ville furent réunis devant le Palais, il leur tint un long discours fait plus de mimiques que de paroles, indiquant constamment le prêtre. Quand il se tut deux hommes habillés seulement de feuilles et de plumes s’avancèrent et parlèrent au roi, qui leur ordonna de se taire. Alors ces hommes s’adressèrent à la foule en hurlant et en levant vers le ciel leurs sagaies. Les nègres leur répondaient par d’autres hurlements.
— Les sorciers, dit Rangoo à Don Salvador, ont demandé que tu sois soumis à une épreuve pour leur démontrer que tu leur es supérieur et que tu as le droit d’enseigner de nouvelles choses puisque ton Dieu est plus fort que le leur.
— Il est certainement plus puissant. Que veulent-ils que je prouve ?
— Que ton Dieu est supérieur à leurs esprits.
— Cela ne fait pas de doute, mais mes gens l’ignorent et les sorciers les ont convaincus d’exiger une épreuve. Je ne puis pas m’opposer à ce désir.
— Alors j’accepte l’épreuve.
— Merci.
— De quoi s’agit-il ?
— Tu dois te mettre le dos à la porte du palais et ne pas broncher lorsque tu recevras sur l’échine les sagaies que dix de mes guerriers lanceront contre toi.
— Mais c’est fou. Je n’ai aucune envie de me prêter à leurs amusements.
— Mais ton Dieu te donnera la force de supporter cela puisqu’il est puissant.

— L'idée ne me sourit quand même guère.
— Tu dois accepter, tu n'as pas le choix.
— Entre-temps l'Olonnais s'était approché avec ses hommes.
— Qu'arrive-t-il, demanda le corsaire à Salvador ?
— Ils veulent avoir ma peau.
— Sans blague ?
— Non, dit le Roi, je veux qu'il enseigne l'Espagnol à mon peuple et j'ai raconté à mes gens l'histoire du Christ.
— Quoi tu te refuses aux obligations de ta condition de prêtre ? demanda l'Olonnais au religieux.
— Ce n'est pas du tout ça.
— Qu'est-ce que c'est alors ?
— Fais-toi raconter ce que les sorciers exigent que je fasse et tu comprendras pourquoi j'ai les jambes qui flageolent.
— Les sorciers ?
— Oui les sorciers !
— Et qu'ont-ils à voir avec ta religion ?
— Il veulent que je leur prouve que mon Dieu est supérieur aux leurs.
— C'est normal, non ?
— Oui, mais pour cela je devrai accepter être la cible de leurs sagaies. Si je m'en tire très bien, sinon ce sont les sorciers qui auront gain de cause et continueront à enseigner leurs balivernes aux nègres.
— Ça alors c'est vraiment amusant !
— Pour toi peut-être, mais souviens-toi qu'un prêtre a lui aussi le droit d'avoir peur.

Don Salvador alla se placer devant la porte. Il leva les yeux au ciel et pria :
— Protège-moi mon Dieu, laisse moi la vie afin que je puisse enseigner ta parole aux nègres.
— Ferme les yeux, lui conseilla l'Olonnais qui ne semblait plus trouver la chose aussi amusante qu'auparavant.

Le prêtre ne ferma pas les yeux et regarda terrifié dix guerriers féroces projeter leurs sagaies en direction de sa poitrine. Le dixième javelot l'effleura lui déchirant la manche de la tunique, mais aucun ne le blessa. Dans leur frénésie les guerriers avaient manqué leur cible et Don Salvador sortait victorieux l'épreuve.

Rangoo lui dit :
— Tu as le courage d'un grand guerrier, mon peuple sait tenant qu'il doit t'écouter.
— Mais j'ai quelque chose à te demander, je veux me passer caprice.
— Quoi donc ?
— J'offre à tes sorciers une bonne occasion de se rattraper. Nous allons nous battre à la lutte et celui qui gagnera aura le droit d'enseigner ce qui lui plaît.

Le roi étonné accéda à la requête du religieux. Il expliqua aux sorciers qui ne paraissaient pas trop enthousiastes, la proposition du prêtre, mais Salvador n'attendit pas leur approbation pour les empoigner par le cou deux à deux et à leur administrer une mémorable raclée.
— Tu as vu comment on devient un grand chef même après de longues minutes de frayeur, dit Don Salvador à l'Olonnais.
— Je te connais trop bien pour n'avoir aucune envie de me faire empoigner par toi comme ces nègres.
— Souviens-toi d'eux chaque fois que tu auras envie de me jouer un tour.

